

DELLY

# Les heures de la vie



BeQ

**Delly**

# **Les heures de la vie**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 268 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Les heures de la vie**

## I

Sous les doigts de Phyllis, les phrases lentes d'un nocturne se développaient dans le silence de la grande pièce aux boiseries grises où s'introduisait le crépuscule. Celui-ci voilait de son ombre légère les meubles vieillots, laqués, jadis blancs et devenus d'une indécise nuance grisâtre, la soierie des sièges, grise aussi, à rayures de soie verte un peu fanée, le petit lustre de cristal, la grande cheminée avec sa pendule et ses candélabres dont les bronzes étaient d'un si joli travail et si délicatement patinés par le temps. La blancheur d'un biscuit de Sèvres, sur la petite console placée entre les deux fenêtres, s'enlevait encore sur la teinte de cendre qui commençait de couvrir toute la pièce. Parfois, dans l'âtre, un peu de flamme jaillissait des tisons à demi consumés, éclairant fugitivement deux visages pensifs : celui de M<sup>me</sup> Chardolles, large et paisible, au teint resté frais en dépit des soixante-dix ans sonnés ; celui

du colonel Pardeuil, maigre, parsemé de rides, animé par la vivacité du regard encore jeune dans cette physionomie de vieillard.

Les bruits de Paris arrivaient indistincts jusqu'à ce salon tranquille, donnant sur un jardin silencieux. La rue était garnie de vieux hôtels semblables à celui-ci, qui appartenait à Phyllis de Malègue et dont elle n'occupait que le deuxième étage avec sa grand-tante, le reste étant loué pour augmenter des revenus un peu amoindris. Tout, dans ce logis, était calme, ancien, tout avait le charme du souvenir, la grâce discrète d'autrefois. Dans ce cadre où vivaient deux femmes qui en complétaient l'harmonie, le colonel Pardeuil venait volontiers chercher un reflet de son passé, en oubliant pour un moment le froid décor de l'appartement de son fils.

Les deux vieillards écoutaient le piano de Phyllis, lui accoudé à une petite table, elle travaillant à un ouvrage de crochet. À mi-voix, de temps à autre, ils échangeaient quelques mots.

– Comme elle sait rendre le charme mélancolique de ce nocturne ! Elle a un talent

très réel, votre Phyllis, ma chère amie.

– En effet, elle est très musicienne et elle met surtout infiniment d'âme dans son jeu. Ce morceau est un de ses préférés. Elle le joue souvent et, assure-t-elle, toujours avec un nouveau plaisir.

– Je la comprends, car c'est un chef-d'œuvre. Ce Witold Orbiewicz laisse loin derrière lui nos plus fameux musiciens contemporains et j'approuve tout à fait l'enthousiasme de Phyllis à son sujet – au sujet de ses œuvres, veux-je dire.

– Oui, cet enthousiasme-là n'a pas d'inconvénients. Il ne peut qu'élever l'âme de ma petite Phyllis, car cette musique est très forte, très belle, elle est de l'art le plus haut et le plus pur. C'est pour cela d'ailleurs que Phyllis l'aime, à l'égal de celle d'un Bach, d'un Mozart, d'un Beethoven. Cette enfant ne saurait se plaire que dans les sphères morales les plus élevées, dans les pensées les plus délicates.

Le colonel jeta un coup d'œil vers le profil charmant, un peu indistinct dans l'ombre qui devenait plus dense.

– Ah ! vous avez là une vraie petite merveille, mon amie ! Oui, c’est une fleur précieuse dont on chercherait peut-être longtemps l’équivalent.

M<sup>me</sup> Chardolles soupira un peu. Ses longs doigts d’un blanc d’ivoire laissèrent glisser le crochet et la petite brassière de laine blanche, qui tombèrent sur le tapis fleuri de roses passées.

– Certes, certes... Mais avec ce cœur délicat, très tendre et très fier, elle souffrira beaucoup. Voilà ce qui m’effraye pour elle quand je songe au mariage.

– Oh ! le mariage... évidemment. Cependant, il y a de braves garçons, de par le monde...

Tout en parlant, le colonel se penchait et ramassait la brassière qu’il posa sur la table.

– Merci, mon ami... Oui, il n’est pas impossible de trouver celui qui sera digne de cette enfant. Mais que d’aléas ! Quelles angoisses à traverser !

Un léger frémissement passa sur le visage tranquille, sur les lèvres d’un rose de fleur sèche.

Les dernières notes du nocturne mouraient,



presque insaisissables, se perdaient en un long point d'orgue. Phyllis se leva et se détourna. Un pâle reflet du jour qui s'évadait s'attarda sur son jeune visage palpitant, dans les yeux bruns dont la douceur veloutée s'éclairait toujours d'un reflet plus ardent quand Phyllis venait de jouer une œuvre du jeune compositeur polonais, qu'elle mettait secrètement au-dessus des maîtres pourtant très admirés, des vieux maîtres classiques qui lui étaient chers entre tous jusqu'au jour où elle avait entendu, pour la première fois, une sonate de Witold Orbiewicz.

Le colonel dit gaiement :

– Mes compliments, petite fille ! Ce nocturne, d'ailleurs admirable, est fort bien joué. Tu me parais entrer tout à fait dans la pensée du compositeur.

Phyllis secoua la tête en s'avancant d'un pas lent et souple vers les deux vieillards :

– Non, pas tout à fait. Il y a tant de nuances, dans les œuvres de ce maître ! Elles sont chargées de pensées – et ces pensées, lui seul pourrait les interpréter toutes, telles qu'il les a conçues.

– Alors, pour te contenter, il te faudrait l’entendre lui-même ? C’est difficile, car il ne se prodigue pas en public, paraît-il... Tiens, j’y pense, son frère doit jouer son œuvre la plus récente – une sonate, je crois – jeudi, chez M<sup>me</sup> Abelska ! Si cela te fait plaisir, je demanderai une invitation pour vous deux.

– Sa dernière œuvre ? La sonate *Les heures de la vie* ?

– Oui, c’est cela. Tu la connais ?

– Non, pas encore. Elle vient seulement de paraître et je devais l’acheter ces jours-ci. On dit que c’est une œuvre incomparable. Oh ! oui, je voudrais bien l’entendre !

– C’est facile. Je suis en relations assez intimes avec M<sup>me</sup> Abelska dont le mari était un de mes bons amis. Elle sera charmée de vous avoir à cette réunion.

M<sup>me</sup> Chardolles objecta :

– Mais, mon cher ami, c’est assez indiscret. Nous ne connaissons pas du tout cette dame...

– Eh bien, vous ferez connaissance, parbleu !

M<sup>me</sup> Abelska est une personne fort aimable, un esprit distingué. Vous vous plairez beaucoup réciproquement, j'en suis certain. D'ailleurs, cette matinée est une fête de charité, non une réception intime. L'une et l'autre resterez libres ensuite de ne pas continuer les relations. Et ma filleule aura eu le plaisir d'entendre cette sonate interprétée par le frère de son compositeur préféré – son frère jumeau et son fanatique, Alexy Orbiewicz, très remarquable exécutant, paraît-il.

Phyllis, s'asseyant près de M<sup>me</sup> Chardolles, glissa son bras autour du cou de la vieille dame.

– Oh ! tante Élise, dites oui ! Son frère, ce sera un peu lui, peut-être. S'il l'admire et s'il l'aime, il doit le comprendre mieux que d'autres. Et cette sonate est son chef-d'œuvre, assure-t-on.

– Allons, pour te faire plaisir, j'accepte l'offre du colonel. Serez-vous à cette réunion, mon ami ?

– Certainement, et je viendrai vous chercher.

Il ajouta, avec un petit rire narquois :

– Ma belle-fille et Gérardine n'ont pas besoin de moi, comme vous le savez. D'ailleurs, elles

arrivent toujours en retard, ce que j'ai en horreur.

M<sup>me</sup> Chardolles demanda :

– Où en est ce projet de mariage pour votre petite-fille ?

Le colonel leva les épaules en accompagnant ce mouvement d'une grimace de colère.

– Eh bien, il tient toujours, prétend-elle. Ce gigolo, qui a trois ans de moins qu'elle, lui plaît, parce qu'il est mal élevé – comme elle – et que les parents ont une grosse fortune. Quant à l'origine de celle-ci, peu importe. Lorsque je fais une observation à ce sujet, Gérardine me rit au nez en déclarant avec la plus dédaigneuse suffisance : « Pauvre grand-père, vous ne savez pas ce que c'est, la vie ! » Hein ! qu'en dites-vous ? Lancer ça à la face d'un vieux bonhomme comme moi, qui en a vu de toutes sortes, dans son existence – beaucoup plus probablement que n'en verra jamais cette jeune péronnelle.

M<sup>me</sup> Chardolles secoua la tête :

– Pauvre enfant ! Quel dommage de l'avoir élevée ainsi !

– Oui, car elle n'est pas mauvaise, au fond, cette petite. Mais son esprit a été faussé, son cœur ne sait plus battre que pour elle-même. Le plaisir, et son plaisir, voilà d'après elle toute la vie... Bien entendu, comme d'autres de sa génération, elle considère qu'avant sa glorieuse apparition sur la terre, celle-ci n'était peuplée que d'imbéciles et de vieilles ganaches... Tu ris, Phyllis ? Je t'assure que c'est à peu près son idée. D'ailleurs, elle le laisse entendre avec une franchise tant soit peu cynique. Toi, tu n'es qu'une petite arriérée. Quand viendra l'heure du mariage, tu ne diras pas j'imagine, comme je l'ai entendu déclarer hier par une amie de Gérardine avec beaucoup de désinvolture : « Autant lui qu'un autre ! »

Le sourire quittait les lèvres de Phyllis. Dans l'ombre envahissante, le colonel ne vit pas la gravité soudaine des yeux profonds. Phyllis hocha doucement la tête en répondant avec une sorte de ferveur :

– Oh ! non, je ne le dirai pas !

## II

M<sup>me</sup> Abelska occupait, rue de l'Université, une vieille demeure transformée en musée par son défunt mari, collectionneur avisé de meubles et d'objets anciens. Elle vivait là avec une mère infirme, trois chiens et une domesticité mi-française, mi-polonaise qui la grugeait sans vergogne, car elle était riche et insouciant.

Présidente de l'Œuvre des Orphelins polonais, elle donnait chaque année une fête de charité généralement fort réussie. Née organisatrice, elle disposait en outre, par ses relations étendues, de nombreux talents d'amateurs parmi lesquels elle choisissait avec beaucoup de tact afin de ne laisser place à aucune médiocrité, fallût-il pour cela froisser quelque amour-propre chatouilleux. Aujourd'hui, elle exultait d'avoir pu mettre sur son programme le nom du frère de son jeune et déjà célèbre compatriote, de ce Witold Orbiewicz

dont un vieux compositeur couvert de gloire avait dit un jour : « Voilà l'homme qui nous rejettera dans le néant. » Mince, élégante, la physionomie jeune encore sous les cheveux blancs elle allait et venait à travers les salons tendus d'anciennes tapisseries, accueillante à tous, trouvant pour chacun le mot aimable qui convenait.

M<sup>me</sup> Chardolles lui accorda aussitôt sa sympathie, surtout quand elle l'eut entendue dire, en jetant un coup d'œil charmé sur Phyllis :

– Ma fête aurait manqué de son plus délicieux ornement si vous ne m'aviez pas amené votre filleule, mon cher colonel.

Phyllis rougit. Elle avait un teint clair, très délicat, où le sang affluait vite et qui faisait paraître plus foncés les cheveux bruns coiffés d'une petite toque de velours noir à laquelle s'attachait une aile légère, du même gris tourterelle que la robe. Sa beauté n'était pas faite de la perfection des traits ; la pure lumière du regard si franc, la douceur émouvante de la bouche, que celle-ci fût pensive ou souriante, la fraîcheur de l'esprit et du cœur en composaient la

discrète harmonie. L'âge qui fanerait le doux épiderme et mettrait des rides aux coins des beaux yeux veloutés n'aurait pas de prise sur cette beauté-là, à moins que changeât, que se flétrît l'âme de Phyllis.

M<sup>me</sup> Abelska poursuivait, s'adressant à ses nouvelles invitées :

– J'espère que vous passerez un agréable après-midi. Vous vous occuperez de ces dames, n'est-ce pas, colonel ? Puisque M<sup>lle</sup> de Malègue vient pour entendre Alexy Orbiewicz, il faut la bien placer...

Un homme jeune, de forte carrure, passait à cet instant en enveloppant Phyllis d'un coup d'œil discret. M<sup>me</sup> Abelska l'appela :

– Monsieur Orbiewicz, venez que je vous présente à une fervente admiratrice des œuvres de notre grand artiste.

Le Polonais s'approcha. Phyllis vit s'attacher sur elle des yeux clairs aux reflets d'eau lointaine. Le colonel et M<sup>me</sup> Chardolles lui exprimèrent chaleureusement leur opinion sur



l'œuvre de son frère. Il répondit avec une aisance tranquille, très simplement. Son sourire avait beaucoup de charme, avec cette douceur pensive qui existait aussi dans le regard. Phyllis le trouvait très sympathique. Mais il l'intimidait néanmoins un peu et les mots qu'elle voulait dire, les mots enthousiastes ne passaient pas ses lèvres.

Très aimablement, Alexy Orbiewicz voulut conduire les deux dames à la place qu'il jugeait la meilleure pour l'audition du concert, dans le second salon, pièce immense et sombre garnie de vitraux anciens. Puis il les quitta discrètement. M<sup>me</sup> Chardolles fit observer :

– Il est très bien, ce jeune homme, très distingué. N'est-ce pas, colonel ?

– Très bien, en effet. Du reste, il appartient à une excellente famille.

Phyllis attendait avec une impatience un peu fébrile l'instant où Alexy Orbiewicz viendrait s'asseoir devant le piano dont le bois sombre luisait là-bas, au fond de la pièce. Le frère de Witold Orbiewicz... C'était un peu de « lui ». C'était un reflet du jeune maître qui répandait

dans le monde, par ses œuvres, plus de beauté, avec l'ardente palpitation d'une vie intérieure profonde, magnifique.

Cette palpitation, comme Phyllis l'avait sentie dans ce qu'elle connaissait de son œuvre ! Chaque fois, elle songeait : « Quel est-il, l'homme qui a pensé, éprouvé cela ? » Mais elle n'avait jamais souhaité le connaître, par crainte de désillusion. Elle aimait mieux conserver en son esprit une image vague, un peu irréaliste, qui était celle d'une sorte de demi-dieu ou de génie mystérieux. Déjà, la connaissance qu'elle venait de faire d'Alexy dérangeait légèrement ce rêve. Puisque les deux frères étaient jumeaux, ils se ressemblaient probablement. Or, ce n'était pas tout à fait ainsi que Phyllis se représentait celui dont-elle rejouait si souvent les œuvres en y découvrant chaque fois de nouvelles beautés.

Tandis qu'Alexy s'approchait du piano, elle le regardait. Il était grand, fortement charpenté, un peu lourd d'apparence. Ses cheveux d'un blond pâle, presque ras, couvraient le crâne aux contours puissants. Les traits du visage donnaient

l'impression d'une ébauche et l'ensemble avait une sorte d'élégance inachevée, de charme discret, nuancé, qui n'attirait l'attention que lentement, mais la retenait ensuite.

Quand le musicien eut posé sur le clavier ses longs doigts souples, quand il eut commencé de jouer, Phyllis ne vit plus rien. Les yeux mi-clos, elle écoutait. La pensée du maître emportait son âme, comme une captive, et la tenait toute frissonnante sous l'enchantement.

Elle entendait sonner les *Heures de la vie...* *Heures d'amour*, l'allegro triomphant où palpait la passion contenue et qui finissait dans une note de tendresse délicate. *Heures tristes*, l'adagio large et sombre, avec ses plaintes, ses sanglots, ses frissons de douleur, avec toute sa beauté déchirante et son ardente mélancolie. Puis l'apaisement venait. Les *Heures de prière* s'égrenaient, voilées de tristesse d'abord, enveloppées ensuite de sérénité, d'espoir très doux, devenant de brûlants appels vers une joie divine et comme embaumées de parfums d'encens, de senteurs mystiques de cathédrale ou

de cloître.

Des applaudissements frénétiques saluèrent l'œuvre admirable et son interprète, quand la dernière note s'éteignit sous les doigts d'Alexy. En entourant celui-ci, on s'écriait : « C'est le chef-d'œuvre ! C'est la beauté pure, indiscutable ! » Seule Phyllis restait immobile. Elle écoutait encore en dedans. L'émotion l'étouffait, des larmes lui montaient aux yeux. Elle eût voulu demeurer ainsi longtemps, dans ce rêve, dans cette extase. Mais près d'elle une voix moqueuse murmura :

– Regardez, grand-père, Phyllis qui pleure !

Phyllis se détourna et vit Gérardine Pardeuil qui venait de se glisser jusqu'ici et qui la regardait avec un sourire d'ironie sur ses lèvres peintes en rouge géranium.

Le colonel grommela :

– Eh ! parbleu, il faut avoir le cœur cuirassé comme le tien pour ne pas sentir quelque chose s'y agiter, quand on entend de la musique pareille !

Gérardine eut un rire contenu qui plissa un moment son visage mince dont le teint brun s'avivait aux joues d'une touche rose.

– Vous ne me croyez pas capable de comprendre et d'aimer cette musique, grand-père, d'être émue comme Phyllis et comme vous en l'entendant ?

– J'en doute fort, ma petite ! Cela ne ressemble pas aux cacophonies qui te plaisent, prétends-tu. Mais ce que je sais bien, en tout cas, c'est que cette émotion existât-elle, tu ne l'avouerais jamais et te moquerais toujours de celle des autres. Tout cela pour te donner l'air d'être insensible.

– Je n'en ai pas seulement l'air, mais je le suis réellement. Le cœur est un objet encombrant dont il est bon de se débarrasser. Faites votre profit du conseil, Phyllis. Là-dessus, je m'esquive. J'ai fait une apparition, afin de remplacer maman qui a coupé à la corvée pour ne pas manquer son après-midi chez M<sup>me</sup> Becken.

Le colonel eut une moue sarcastique :

– C’est en effet beaucoup plus intéressant que l’audition d’un chef-d’œuvre. On y entend les élucubrations de quelque cerveau fumeux qui se qualifie d’écrivain, on s’y alcoolise avec cocktails aux noms mirifiques...

– Mirifiques ou non, ça manque ici, les cocktails. M<sup>me</sup> Abelska en a une sainte horreur. Aussi vais-je bien vite en absorber un avec Jean-Louis, à qui j’ai donné rendez-vous au bar des Étoiles.

Ces derniers mots furent accompagnés d’un regard de défi narquois. Puis, après un bref « bonsoir, Phyllis », elle s’éloigna, maigre silhouette vêtue de velours rubis qu’ornait une pâle fourrure presque du même ton que les cheveux dont la nuance blond clair, tout récemment mise à la mode, contrastait singulièrement avec le teint de brune.

Le colonel dit entre ses dents :

– Folle !... Pauvre folle !

Phyllis retint un soupir de soulagement. Bien qu’elle connût Gérardine depuis l’enfance, la

sympathie n'avait jamais existé entre elles, trop dissemblables. Élevée par une mère qui n'était que prétention et snobisme, la petite-fille du colonel, quoique non dénuée d'intelligence, avait une âme vide, un esprit désaxé que rien ne semblait émouvoir. Elle avait étudié le droit, faisait du sport, allait dans le monde sans paraître s'intéresser vraiment à quoi que ce fût, cherchant des mots caustiques, raillant les sentiments nobles, préoccupée de montrer un cynisme, une indépendance d'idées dont l'étalage présentait quelque chose de naïf qui n'échappait point à son grand-père et lui faisait dire tristement : « Pauvre petit pantin détraqué, va ! »

Après Alexy Orbiewicz, d'autres exécutants se faisaient entendre. Mais Phyllis n'avait plus d'ouïe pour eux. Elle écoutait toujours en elle les échos frémissants des *Heures de la vie* et elle songeait : « Comment peut-on jouer autre chose, même de la plus belle musique, quand on vient d'entendre « la sienne » qui va jusqu'aux profondeurs de l'âme ? »

Elle était encore toute recueillie lorsque le

colonel l'emmena avec M<sup>me</sup> Chardolles vers le buffet. Alexy, se détachant d'un groupe d'hommes, s'avança en demandant :

– Me permettez-vous, mesdames, de me mettre à votre disposition pour vous faire servir ce que vous désirez ?

Le colonel approuva :

– C'est cela, monsieur, vous vous en tirerez mieux que moi, dans cette cohue. Je vous confie ces dames et vais aller causer un instant avec le général Duval-Brion, que j'aperçois là-bas.

Le grand corps robuste d'Alexy n'avait de lourd que l'apparence, car en un instant les deux dames se trouvèrent munies d'une coupe de champagne. Phyllis, alors, dit timidement :

– Je vous remercie, monsieur, de nous avoir tant émues tout à l'heure. Je ne connais pas de mots pour exprimer ce que j'ai ressenti, en vous entendant.

Un voile humide restait tendu sur ses yeux, qu'éclairait merveilleusement son jeune et sincère enthousiasme. Alexy répondit :



– Vous l’exprimez mieux que par des paroles, mademoiselle.

Elle rougit sous la douceur de son regard, tandis qu’il ajoutait :

– Merci pour moi, merci surtout pour mon frère. C’est sa pensée qui a saisi l’âme de tout cet auditoire, et la vôtre. La vôtre plus que les autres, je le sens. Tandis qu’il composait cette sonate je lui avais prédit : « Elle fera pleurer et frissonner de joie, d’amour, de douleur tous ceux qui ont un cœur. »

– C’est bien cela ! J’aimais déjà tout ce que j’ai joué, tout ce que j’ai entendu de son œuvre. Mais ceci !... Oh ! ceci, à quoi pourrais-je le comparer ? Il y a là tant de joie, tant de souffrance ! Il y a tant de pensées, que je ne comprends pas toutes mais que je sens, qui me font frissonner sans que je sache pourquoi !

Alexy dit pensivement, en enveloppant d’un long regard la jeune physionomie discrètement animée par l’émotion :

– Il y a la vie. Et vous ne la connaissez pas

encore. Plus tard, cette sonate vous apparaîtra avec toute sa signification profonde quand vous aurez passé par les phases diverses de l'existence. Mais aujourd'hui, en effet, vous ne pouvez la comprendre entièrement.

– Comment, vous croyez qu'elle est capable de m'émouvoir plus encore ? Mais ce serait trop ! Déjà, je ne savais si j'étais sur la terre ou au ciel !

– Non, ce n'est pas le ciel. Vous avez bien senti qu'il y a de la souffrance dans cette sonate – beaucoup de souffrance. Il y a aussi de l'amour humain. Plus tard seulement, l'âme s'élève vers la joie céleste. Mais elle ne la possède pas encore tout entière ; elle prie seulement pour l'obtenir. Ce sont *Les heures de la vie*. Après, c'est l'éternité.

Un sourire fugitif vint à ses lèvres, glissa un instant dans le bleu pâli des yeux songeurs, tandis qu'il ajoutait comme se parlant à lui-même :

– Moi non plus, je ne les connais pas encore, ces heures-là.

### III

Phyllis revit Alexy Orbiewicz la semaine suivante. Sa tante et elle, allant faire leur visite de remerciement à M<sup>me</sup> Abelska, trouvèrent dans le salon plein de monde le jeune Polonais. Comme elles ne connaissaient personne dans cette réunion, et que lui se trouvait dans le même cas, ils formèrent à eux trois un petit groupe qui s'entretint fort agréablement de musique et de divers sujets sérieux, tandis qu'on papotait aux alentours sur le bal costumé de M<sup>me</sup> J... et le divorce de M. X..., à grand renfort de renseignements « confidentiels »... Phyllis, de nouveau, parla de la sonate qui l'avait si profondément émue. Obligée de rester au logis toute cette semaine à cause d'un gros rhume, elle n'avait pu en faire encore l'acquisition pour commencer à l'étudier.

– Mais dès demain j'irai la chercher. Oh ! je

sais bien que je me prépare une déception ! Jamais je ne saurai l'interpréter comme il faudrait. Et, en me souvenant de la façon dont vous l'avez fait, je fermerai le clavier, impuissante et découragée.

– Non, je suis certain que vous saurez la jouer très bien en l'étudiant beaucoup, patiemment, en vous imprégnant de sa pensée. Mais, je vous le répète, vous ne pourrez la connaître encore toute entière parce que vous n'avez pas vécu.

Il apprit à Phyllis que la *Sonate*, objet de son admiration, avait été composée dans un chalet du Tyrol où Witold s'était retiré avec lui et son fidèle domestique Fryderyki, pendant tout un été. Maintenant, dans sa villa du cap d'Antibes, le jeune maître travaillait à son premier opéra.

Phyllis dit vivement :

– Un opéra ? Oh ! pourvu que je puisse l'entendre ! Ce sera très beau, naturellement ?

Il sourit en répondant :

– Mais... je le crois.

– J'en suis sûre ! Alors, ce sera le triomphe

pour lui. Je le lui souhaite de tout mon cœur !

– En écrivant à mon frère, je lui ferai part de ce vœu charmant qui me touche très profondément, car Witold est la plus chère partie de moi-même.

– Je vous comprends ! J’aurais été si heureuse, moi aussi, d’avoir un frère ou une sœur !

Elle le trouvait de plus en plus sympathique, cet Alexy au doux regard loyal et pensif, qui semblait avoir tant de cœur et des sentiments si élevés. M<sup>me</sup> Chardolles le jugeait aussi favorablement. Cependant elle était difficile, surtout à l’égard des jeunes gens, car toujours elle pensait à celui – l’inconnu – qui lui prendrait un jour sa précieuse Phyllis, sa candide petite fille à l’âme tendre et vibrante.

Comme Phyllis allait sortir, le lendemain matin, Marion, la vieille servante, remit à sa maîtresse un paquet qu’un domestique venait d’apporter. Le papier défait, un cahier de musique apparut. C’était la sonate op. 8, *Les*

*heures de la vie*, par Witold Orbiewicz. Une carte l'accompagnait. Alexy priait M<sup>me</sup> Chardolles et sa petite-nièce d'accepter l'hommage de cet exemplaire au nom de son frère et au sien.

La vieille dame déclara :

– C'est charmant de sa part. Mais cela va nous obliger à nouer des relations avec lui, car en le remerciant je ne puis faire autrement que de l'engager à venir nous voir.

Phyllis, qui semblait ravie et feuilletait le cahier d'un doigt respectueux, presque fervent, s'écria gaiement :

– Eh bien, tante Élise, la perspective ne doit avoir rien de désagréable, puisque vous le trouvez très à votre goût. Et quand nous le connaissons mieux, je lui demanderai des conseils pour interpréter l'œuvre de son frère. Car je suis certaine que si celui-ci m'entendait, il s'enfuirait en me voyant ainsi massacrer sa pensée !

Quelle que fût sa sympathie pour le jeune Slave, M<sup>me</sup> Chardolles ne pouvait oublier ses habitudes de prudence, d'autant mieux qu'elle

n'avait pas été sans remarquer l'attention discrète d'Alexy à l'égard de Phyllis et son émotion charmée quand il l'avait revue la veille. Le colonel, chargé par elle de s'informer des antécédents et de l'existence de l'étranger, lui apporta les meilleurs renseignements. Alexy et Witold appartenaient à une très honorable famille polonaise et leur mère, une Française, était de bonne souche angevine. Les deux frères, élevés ensemble, avaient vécu dans la plus affectueuse intimité. Orphelins de bonne heure, ils ne s'étaient quittés qu'au moment du mariage de Witold, pour se réunir de nouveau lors du veuvage de celui-ci. La correction de leur existence était certifiée de tous. Depuis la mort de sa femme, Witold vivait dans la retraite, tout occupé de son travail, et Alexy n'existait que pour son frère, son unique affection.

M<sup>me</sup> Chardolles, rassurée, accueillit sans arrière-pensée le jeune homme qui, répondant à son invitation, se présenta chez elle quelques jours plus tard. Elle se disait : « S'il s'éprend de Phyllis, tant mieux, puisqu'il est sérieux et de bonne famille. Ce serait de toute façon un

excellent mariage pour elle, car il a de la fortune, d'après ce que m'a appris le colonel. Et ses trente-deux ans s'associeraient bien aux vingt ans de ma petite fille, car je n'aime guère les unions entre trop jeune gens. »

Chaque dimanche soir, elle réunissait quelques amis. On faisait des parties de cartes, de la musique, on buvait une tasse de thé en échangeant ses impressions sur les faits de la semaine. Alexy reçut l'invitation de venir se joindre au petit cercle quand il lui plairait. Or, il lui plut très souvent. On le voyait arriver un des premiers, apportant quelques roses, quelques beaux œillets à son hôtesse, ou bien un morceau de musique pour Phyllis. Il jouait complaisamment tout ce qu'on lui demandait, déchiffrait à quatre mains avec la jeune fille et accompagnait sa voix pure, au timbre si chaud, dont il disait : « Avec un peu de travail elle serait admirable. » Phyllis, un jour, s'enhardit à lui demander quelques conseils pour interpréter *Les heures de la vie*. Il offrit de venir lui faire travailler la sonate et M<sup>me</sup> Chardolles accepta. Tout à fait gagnée par les qualités morales et la



distinction de ce jeune étranger, elle voyait d'un œil de plus en plus favorable son intérêt grandissant pour Phyllis et la sympathie que lui témoignait la jeune fille. Ces petites séances de musique sous le regard vigilant de la tante, seraient pour eux une occasion de se mieux connaître, ce que M<sup>me</sup> Chardolles jugeait fort utile avant toute demande en mariage.

Dans le salon gris, Alexy jouait une des parties de la sonate, que Phyllis répétait après lui. Il lui indiquait les nuances, telles que les mettait Witold. Mais il ajoutait :

– Personne ne peut jouer comme mon frère. Non, pas même moi. Car c'est son âme qui vit là – son âme qui a aimé, souffert, et prié pour obtenir la paix.

Phyllis demandait avec un intérêt ému :

– Depuis combien de temps est-il veuf ?

– Depuis cinq ans. Il avait épousé à vingt-trois ans Marie Duniska, qui était un peu plus âgée. D'une nature ardente et enthousiaste, elle ne vivait que pour lui et l'entourait d'un dévouement

auquel je me plais à rendre une fois de plus hommage. Witold a été très heureux pendant les trois années que dura leur union. Puis elle mourut en hiver à Vienne, d'une pneumonie contractée en sortant d'une salle de concert où mon frère venait de faire entendre sa première symphonie. La douleur concentrée de Witold m'effraya. Il s'accusait d'être la cause indirecte de cette mort et parlait de laisser là ses compositions commencées, d'abandonner la musique, d'aller errer à travers le monde. La disparition de cette tendresse vigilante laissait près de lui un vide affreux. Peu à peu, cependant, l'apaisement se fit. Il travailla et pria, il continua son œuvre de beauté, son œuvre toute faite de vie et d'idéal, qui fortifie les énergies et élève les âmes. Mais il vit de préférence dans la retraite, fuyant l'enthousiasme de ceux, chaque jour plus nombreux, qui voient en lui le maître dont la gloire s'apparentera à celle de nos grands classiques. Quand je le presse de se rendre à quelque flatteuse invitation, il me répond : « À quoi bon ? Je ne me remarierai pas. Alors, à quoi servirait ce que tu appelles ma gloire ? Je ne

l'aurais désirée que pour ma pauvre Marie, qui en eût été si heureuse. Mais moi, je m'en soucie tellement peu. »

Alexy parlait ainsi volontiers de son frère, dans le salon vieillot dont il aimait le charme désuet, devant ces deux femmes discrètes et attentives qui comprenaient son ardente affection fraternelle – devant elle surtout, cette délicieuse Phyllis dont les beaux yeux témoignaient d'un intérêt ému, frémissant, dont les douces lèvres tremblaient en disant : – Oh ! comme il a souffert !

Et il écrivait à Witold :

*Oui, tu l'as bien deviné, si je ne te rejoins pas là-bas, c'est que je suis retenu par ta petite fée dont je t'ai parlé dans mes précédentes lettres. Mon ami, je l'aime ! Mon premier amour. Mais elle, que pense-t-elle de moi ? Comment accueillera-t-elle ma demande, si je me décide à la faire ? Car j'hésite... N'ayant jamais trouvé sur ma route celle dont je rêvais, j'avais presque renoncé au mariage, je songeais que nous*

*continuerions notre vie à deux, notre bonne vie fraternelle. Puis, tout à coup... Witold, que dois-je faire ? Crois-tu qu'elle puisse m'aimer ? Crois-tu que je sache la rendre heureuse ?*

Witold répondit :

*Adresse ta demande au plus tôt, mon cher Alex, et sois sans crainte : cette jeune fille, telle que tu me la dépeins, ne pourra que chérir le grand cœur que tu es. N'hésite plus, mon ami, prends le bonheur que Dieu t'envoie. Tu l'as bien mérité par ton dévouement fraternel, par toute ta jeunesse honnête. Donne-moi cette sœur charmante, bâtis un foyer puisque le mien s'est écroulé. Que le ciel accorde par toi une descendance aux Orbiewicz. C'est le vœu de mon cœur apaisé dont tu es aujourd'hui l'unique tendresse humaine.*

Un soir de mai M<sup>me</sup> Chardolles, quelque peu agitée en même temps que fort émue, appela

Phyllis qui jouait un prélude de Witold Orbiewicz. La jeune fille vint s'asseoir près de sa tante, sur un tabouret, en levant vers elle des yeux interrogateurs :

– Qu'y a-t-il, tante Élise ?

M<sup>me</sup> Chardolles, étendant la main, la posa sur les cheveux bruns, doux comme de légers fils de soie :

– Ma chérie, il s'agit d'une chose très sérieuse. J'ai reçu cet après-midi une demande en mariage pour toi.

Un peu de sang monta au jeune visage éclairé par la lampe posée sur la table, près de M<sup>me</sup> Chardolles. Phyllis dit vivement :

– Mais je ne veux pas me marier encore !

– Je te laisse tout à fait libre, mon enfant. Moi aussi, j'aurais aimé attendre deux ou trois ans. Mais étant donné les qualités du prétendant, sa situation de famille et de fortune, il convient de réfléchir sérieusement. Ce parti est inespéré, Phyllis. Il s'agit de M. Alexy Orbiewicz.

Une sincère surprise apparut sur le visage de

Phyllis.

– M. Orbiewcz ?

– M<sup>me</sup> Abelska est venue me parler en son nom, cet après-midi. Mais j’avais déjà deviné que tu lui plaisais, ma petite fille, et je m’en réjouissais, je te l’avoue, car il m’inspire beaucoup de confiance, beaucoup de sympathie.

Phyllis dit pensivement :

– À moi aussi.

Elle se sentait tout émue et son cœur se mettait à battre un peu plus vite. Jusqu’ici, elle n’avait que vaguement songé au mariage. M<sup>me</sup> Chardolles ne lui en parlait guère, estimant qu’il suffisait de l’y préparer par une existence sérieuse et la pratique des vertus féminines. Mais voilà qu’il se présentait plus tôt qu’on ne le pensait. Phyllis, son visage rougissant appuyé contre les genoux de sa tante, murmurait :

– Oh ! je ne sais pas, tante Élise... je ne sais pas du tout que faire !

– Voyons, il te plaît, ma chérie ? Tu apprécies son intelligence, sa nature sérieuse, sa distinction

morale et physique ?

– Je le trouve très bien de toute façon. Il me semble que j’aurais entière confiance en lui.

– Alors, mon enfant ?

– Alors !...

Phyllis songea un moment, les yeux fixés sur la fenêtre où s’encadrerait l’ombre du soir. Elle dit enfin :

– Si c’est aussi votre avis, tante Élise, moi, je veux bien.

M<sup>me</sup> Chardolles l’attira vers elle et baisa longuement la joue tiède et douce :

– Nous réfléchirons encore jusqu’à demain, et puis nous ferons transmettre la réponse à M. Orbiewicz. Mais je crois que ce mariage réunit tout ce que je désirais pour toi, mon enfant chérie.

Phyllis dit avec un sourire ému :

– Il doit être si bon !

Elle revint au piano. Ses doigts se posèrent sur les touches et commencèrent les premières

mesures du *Prélude*. Son âme écoutait la voix qui parlait, à travers les phrases musicales d'une si pure beauté. Avec un frisson de joie émerveillée, elle pensa : « Je deviendrai *sa* sœur ! »



## IV

Phyllis était fiancée. Chaque jour, Alexy arrivait avec quelques fleurs choisies par lui et passait plusieurs heures près d'elle. Ils faisaient de la musique, ils causaient sous l'œil satisfait de M<sup>me</sup> Chardolles. Ou bien tous les trois partaient dans la voiture d'Alexy pour passer la journée à Versailles, à Fontainebleau, à Chantilly.

Phyllis se sentait très heureuse. La bonté d'Alexy, la douceur tendre de son regard, quand il l'attachait sur elle, la pénétraient d'une émotion joyeuse. La perspective de vivre avec lui tous les jours de son existence la laissait sereine et confiante, car elle devinait en cette âme d'homme une délicatesse qui l'apparentait à la sienne, et des principes fermes, sérieux, semblables à ceux dont on l'avait munie elle-même.

Lui l'aimait avec toute la ferveur de son cœur resté pur. Il ne le lui avait pas dit encore, il

enfermait dans le silence cet amour qui avait transformé sa vie jusqu'alors confinée dans son affection fraternelle et dans la culture de l'art et des lettres. En écrivant à Witold seulement il s'épanchait sur ce sujet :

*Ah ! mon ami, qu'il est délicieux d'aimer comme j'aime cette petite Phyllis ! Si tu la connaissais, tu me comprendrais. Rien n'est plus charmant, plus frais que cette âme de jeune fille. Ma Phyllis est un petit objet très rare. Il fallait cela pour vaincre ma défiance à l'égard des femmes.*

*« A-t-elle pour toi le grand amour que tu mérites ? » me demandes-tu. Oh ! mon ami, je n'ose prétendre à ce qu'elle m'aime jamais comme je l'aimerai, moi ! Ce serait trop beau. Mais elle sera tendre et fidèle, cela, je le sais, et déjà ainsi mon sort m'apparaît merveilleux. Elle est si jolie, ma Phyllis ! Son teint a la souplesse neigeuse des roses blanches qui couvrent la terrasse de ta villa, ses yeux, d'un brun qui se dore parfois quand une clarté soudaine y passe,*

*me font toujours penser à cette Madone d'un peintre inconnu que nous avons découverte dans un vieux petit couvent près de Vérone. Te souviens-tu de ces yeux qui renfermaient tant de vie pure et profonde ? Tu as dit – pauvre ami, il y avait deux ans qu'« elle » t'avait quitté – : « Si j'étais encore capable d'être amoureux, je l'aurais été de ces yeux-là. » Et moi j'ai pensé : « Si je les rencontrais, ces yeux, je les aimerais. » Eh bien, ce sont ceux de Phyllis – et je les aime passionnément.*

*Quand viendras-tu connaître ta future sœur ? Nous parlons sans cesse de toi ; c'est notre plus fréquent sujet de conversation. Et nous jouons tes œuvres en pensant à toi.*

Alexy disait vrai. Dans leurs entretiens le nom de Witold revenait sans cesse. Lui se complaisait à parler de ce frère si profondément chéri ; elle ne se lassait pas de l'écouter. Comme elle lui demandait un jour si Witold lui ressemblait, il répondit :

– Oui, comme la statue terminée ressemble à

son ébauche.

Et il lui montra la photographie de son frère qu'il portait toujours sur lui. Phyllis vit un visage aux traits nets et fermes, à la bouche forte, bien dessinée. Les yeux, longs et très beaux, rêvaient à quelque souvenir mélancolique. Phyllis songea tout haut :

– C'est un peu comme cela que je me le figurais.

– Vraiment ? Mais la photographie ne peut rendre le charme de cette physionomie, de tout l'être de Witold, de son regard surtout. Vous verrez, quand vous le connaîtrez – bientôt, je l'espère.

Phyllis, les yeux attachés sur la photographie, dit avec émotion :

– Je serais si heureuse d'être sa sœur !

Alexy se pencha, prit la main fine et y appuya ses lèvres.

– Vous m'aidez à l'entourer d'affection ? Nous lui ferons une place à notre foyer, Phyllis ?

– Oh ! oui, oui ! Ne craignez rien, ce n'est pas

moi qui vous séparerai. Votre frère sera le mien...

Elle ajouta, avec un regard de tendresse émue :

– Il faut le lui dire dans votre prochaine lettre et l’assurer que je ferai tout mon possible pour vous rendre heureux – car il est peut-être inquiet à ce sujet ?

Un sourire nuancé de malice entrouvrait les lèvres de Phyllis. Alexy dit tout bas :

– Non, certes, car je lui ai dit ce que vous étiez, ma petite chérie.

Et il effleura d’un baiser le front de Phyllis, sous l’œil indulgent de M<sup>me</sup> Chardolles.

Maintenant il accompagnait Phyllis chaque semaine quand elle allait jouer au tennis chez des amis de sa grand-tante, qui habitaient Bellevue. Tenant une promesse faite l’année précédente, M<sup>me</sup> Chardolles avait permis à sa petite-nièce l’achat d’une voiture qui serait fort utile pendant leur séjour à la campagne et Alexy lui apprenait à conduire. Phyllis arrivait toute rose, les yeux brillants, à la villa des Lauriers, et Marie-Louise Berquier, son amie, petite-fille des maîtres du

logis, disait avec émerveillement :

– Que tu es jolie, Phyllis ! Comme on voit que tu es heureuse !

En souriant, Phyllis répondait :

– Certes, je le suis ! Comment en serait-il autrement, avec un fiancé tel que le mien ? Tu ne saurais imaginer sa bonté, sa délicatesse. Vraiment, il est une perfection !

À ces réunions d'après-midi, il y avait quelques jeunes gens, relations des petits-fils de M. et M<sup>me</sup> Berquier. Phyllis les connaissait depuis l'enfance et ils lui avaient fait une cour discrète avant ses fiançailles. Ils regardaient d'un oeil peu bienveillant cet étranger qui venait leur enlever une si charmante amie, que plusieurs d'entre eux rêvaient de choisir pour femme. Cependant ils convenaient bon gré mal gré qu'elle faisait là un beau mariage et que le fiancé n'était pas mal – quoique trop âgé pour elle, déclaraient ces jeunes gens dont certains avaient l'âge de Phyllis.

Un après-midi, Gérardine fit une apparition dans le jardin où M<sup>me</sup> Berquier et M<sup>me</sup> Chardolles

travaillaient, tandis que Marie-Louise et sa soeur Jeanne préparaient le goûter en attendant qu'une partie en cours fût terminée. Le colonel Pardeuil était un intime ami de M<sup>me</sup> Berquier ; mais sa petite-fille ne se montrait guère à la villa des Lauriers qu'une fois ou deux chaque année, ce milieu étant, disait-elle, vertueux à faire frémir.

Ces dames retinrent une grimace de contrariété. Gérardine leur était fort antipathique, mais elles pouvaient difficilement ne pas la recevoir à cause du bon colonel, déjà si malheureux par le fait de l'éducation donnée à cette unique petite-fille.

Gérardine, en jupe rouge et pull-over jaune et rouge, avec son visage très maquillé, sa désinvolture garçonnière, fut aussitôt une dissonance dans ce jardin paisible, près de ces jeunes filles en discrètes robes claires qui versaient un thé parfumé dans les tasses Empire héritées d'une aïeule.

– Eh bien ! ils filent toujours le parfait amour ? demanda l'arrivante.

Elle venait de s'asseoir près de M<sup>me</sup> Chardolles

et désignait Phyllis et Alexy encore sur le court.

– Toujours. Alexy est très épris de ma Phyllis.

– Et Phyllis ?

– Phyllis l’aime beaucoup, naturellement. C’est un être charmant, d’une bonté rare. Je n’aurais pu désirer mieux pour cette enfant.

– Et riche avec cela. Voilà qui est le principal.

– Non, pas le principal – du moins pour nous.

L’accent dont M<sup>me</sup> Chardolles souligna ces derniers mots fit s’entrouvrir en un sourire narquois les lèvres de Gérardine.

– C’est à mon intention que vous dites cela ? Oh ! vous savez, je ne m’en formalise pas ! J’ai mes idées, je vous laisse les vôtres, toutes pareilles à celles de grand-père. Je suppose qu’il vous a appris que je comptais épouser Jean-Louis Paumier ?

M<sup>me</sup> Chardolles inclina affirmativement la tête.

– Eh bien, je l’épouse uniquement pour la grosse fortune de ses parents, car c’est plutôt un imbécile, Jean-Louis.



– Oh ! Gérardine !

Le rire de la jeune personne éclata, devant la mine scandalisée des deux dames.

– Je suis franche, je ne la fais pas au sentiment. C’est bon pour Phyllis, cela. Aussi un Alexy Orbiewicz ne ferait-il pas mon affaire.

La partie finie, Phyllis et son fiancé quittaient le court et venaient vers le quinconce de marronniers où était disposée la table du goûter. Sur sa robe blanche, Phyllis venait de passer une petite veste grenat clair dont le voisinage avivait la délicatesse de son teint. Elle dit à mi-voix :

– Oh ! quel ennui ! Gérardine Pardeuil !

– Ce pantin ? C’est la petite-fille du bon colonel ?

– Hélas ! oui ! Sa petite-fille et son grand chagrin.

Gérardine accueillit aimablement les fiancés, sans paraître, remarquer la froideur d’Alexy, et leur apprit qu’ils auraient sans doute le plaisir de la voir en Auvergne au mois de juillet, sa mère devant faire une saison à Vichy.

– ... Les Paumier y seront aussi ; voilà pourquoi j’accompagne maman. Après quoi, nous filerons tous sur La Baule. Pendant mon séjour à Vichy, j’irai voir grand-père et je passerai à la Barcelle pour vous dire bonjour. C’est au mois de juillet, le mariage ?

– Probablement, dit M<sup>me</sup> Chardolles. Il se fera tout simplement, dans la petite église de notre village, en présence de quelques intimes.

– Cela signifie-t-il que je n’y serai pas invitée ?

– S’il vous plaît d’y venir, Gérardine, nous accueillerons volontiers la petite-fille de notre fidèle ami.

Gérardine rit de nouveau :

– J’apprécie la distinction. Pour l’amour de mon grand-père on me tolérera dans cette intimité. Le cher vieux en fera une maladie, par exemple ! Pensez donc, quel scandale de me voir dans une réunion si convenable !

Alexy la considérait avec une curiosité mêlée de quelque mépris. C’était un genre de femme

qu'il connaissait peu, n'ayant fréquenté que des milieux où la distinction, et en tout cas une certaine tenue morale étaient de mise. Elle se moquait en ce moment, mais de quoi ? Évidemment du genre « si convenable » cher à son aïeul. Mais Alexy se demandait s'il n'existait pas aussi, dans ses propos, une sorte d'amère dérision s'adressant à elle-même.

– Monsieur votre frère viendra pour cette cérémonie ? demanda Gérardine, s'adressant au jeune homme.

– Certes ! Il compte même arriver dans les premiers jours de juillet, dès qu'il aura terminé son opéra. Nous logerons chez le colonel, qui a bien voulu nous offrir l'hospitalité.

– Ah ! Je vous verrai donc tous chez grand-père. Votre présence animera un peu la bicoque, qui sent le moisi – au figuré s'entend, car la vieille Clémence l'aère consciencieusement tout l'hiver.

– Le colonel Pardeuil a suffisamment d'esprit et de bonté pour rendre sa demeure attrayante, même sans notre présence, répliqua Alexy, non

sans quelque sécheresse.

– Grand-père est un saint homme, monsieur Orbiewicz, mais moi je suis une espèce de démon et dès que nous sommes cinq minutes ensemble une discussion éclate. Vous servirez de tampon, et par sa musique votre frère adoucira les âmes.

Elle le regardait avec une ironie où cette fois encore il crut saisir une vague tristesse. Un peu de pitié se glissa en lui. Le cynisme de Gérardine était-il surtout de surface ? Souffrait-elle, au fond, de n'être qu'une âme désaxée cherchant à s'étourdir en de sots plaisirs ?

Mais un instant après, une réflexion équivoque de Gérardine, un sarcasme lancé contre une personnalité vénérable, respectée de tous, ranimèrent l'antipathie première d'Alexy et il songea en regardant Phyllis : « Ah ! ma petite Phyllis, comme vous me semblez plus fraîche encore, plus délicate d'âme et de visage, près de cette pauvre créature sans âge ! »

## V

La semaine suivante Phyllis reçut de Florence, où Witold se trouvait depuis quelques semaines, un exemplaire du nocturne qu'elle aimait avec cette dédicace tracée d'une fine écriture :

*À celle qui sera ma sœur et qui fera le bonheur de mon cher Alexy – Witold Orbiewcz.*

Elle lui écrivit aussitôt afin de le remercier. Sa reconnaissance pour cette attention déjà fraternelle, son admiration pour l'auteur de ses chefs-d'œuvre préférés lui dictèrent une lettre charmante où, très simplement, elle laissait voir son cœur aimant, prêt au dévouement, à l'affection, à la sollicitude discrète qui est bonne à l'âme masculine. Witold lui répondit. Il parlait surtout de son frère, en termes pleins de tendresse

profonde. Il disait : « Je me réjouis d'avoir une sœur, si délicieuse et si bonne surtout. » Des roses de Florence accompagnaient cette lettre que Phyllis enferma précieusement avec le nocturne, dans le tiroir de son bureau.

Vers la mi-juin, comme elles en avaient coutume chaque année, M<sup>me</sup> Chardolles et sa petite-nièce partirent pour l'Auvergne. À quelques kilomètres de Riom, elles possédaient une vieille demeure familiale, la Barcelle, où elles avaient coutume de passer l'été. La maison datait du XVII<sup>e</sup> siècle et se composait d'un rez-de-chaussée surmonté de hautes mansardes. Une noble allée d'ormes y conduisait, d'épaisses charmilles séparaient le jardin à la française du potager et du verger, que M<sup>me</sup> Chardolles louait à un fermier du pays, car il lui eût trop coûté de le faire entretenir elle-même.

Phyllis se retrouvait avec joie dans sa vieille maison. Elle allait d'une pièce à l'autre, caressant du regard les boiseries grises, les tentures de perse fanées, les meubles jadis fabriqués par un artisan du pays pour ses aïeux, presque tous

magistrats, siégeant à la cour de Riom. Elle se réjouissait de montrer ce logis à Alexy, qui comprenait si bien toutes les choses du passé. Dans huit jours, il serait là. Cher Alexy ! Quelle confiance elle ressentait près de lui ! Chaque jour elle appréciait mieux la qualité si rare de cette nature. Tante Élise avait raison de dire qu'elle ne pourrait assez remercier Dieu d'avoir mis sur sa route un tel époux.

Dans le salon, le piano attendait la jeune musicienne. Elle se mettait à jouer, machinalement – et c'était une œuvre de Witold Orbiewicz qui venait sous ses doigts. Alors elle pensait avec une soudaine joie : « Oh ! bientôt il sera ici ! Je le verrai, j'entendrai ses œuvres jouées par lui-même. » Et les notes mouraient sous ses doigts, tandis qu'elle rêvait à ces jours bienheureux.

Le colonel Pardeuil avait quitté Paris en même temps que ses amies. Originaire d'Auvergne lui aussi, il possédait près du bourg de Laqueuille une solide maison bâtie en lave où il venait chaque année passer la plus grande partie de

l'été. Presque chaque jour il arrivait à la Barcelle, dans sa vieille torpédo qu'il retrouvait toujours en bon état par les soins de Clémence, sa sœur de lait, constituée la gardienne de son logis. Dans celui-ci, tout était prêt pour recevoir Alexy, et un peu plus tard Witold. Le vieillard se réjouissait de leur donner l'hospitalité.

Alexy lui avait été sympathique dès le premier moment et maintenant il éprouvait à son égard une véritable affection.

– Petite, ce garçon-là est un trésor, disait-il à Phyllis.

Elle répondait spontanément :

– Oh ! oui ! Je me demande quels défauts il peut avoir. Lui en avez-vous trouvé un, parrain ?

– Ma foi non ! Pourtant il en a certainement... mais des petits, petits défauts, sans doute.

Alexy apparut un après-midi, en compagnie de son hôte. Le bonheur lui donnait une physionomie plus jeune, mettait une lumière chaude dans ses yeux clairs. Phyllis, heureuse, un doux rire aux lèvres, le promena dans le logis,



dans le jardin vieillot, dans le verger où finissaient de mûrir les cerises. Il disait : « Comme on est bien ici ! Nous y viendrons tous les ans, Phyllis. » Elle acquiesçait, joyeuse de le voir apprécier ce qu'elle aimait, prenant conscience aussi, peut-être, du pouvoir qu'auraient sur lui ses goûts, ses désirs.

Chaque jour, après le déjeuner, Alexy arrivait à la Barcelle et n'en partait qu'après le dîner. Il ne quittait guère Phyllis, soit qu'il fît avec elle une promenade, ou qu'il demeurât assis dans le jardin, lisant à haute voix tandis qu'elle cousait. Une heure avant le dîner était réservée à la musique. Parfois, quelques relations du voisinage venaient rendre visite à M<sup>me</sup> Chardolles, qui leur présentait son futur petit-neveu. Ou bien celui-ci emmenait les deux dames et le colonel en quelque excursion à travers ce pays d'Auvergne qu'il connaissait peu.

Quoique se trouvant seul assez souvent avec Phyllis, Alexy ne lui avait pas encore dit les paroles d'amour qui venaient cependant si souvent à ses lèvres. Une timidité, une gêne le

retenait devant la candeur paisible, la souriante tranquillité de cette jolie fiancée. Phyllis était confiante et affectueuse à son égard, elle le remerciait avec une reconnaissance attendrie pour les présents qu'il lui offrait, pour ses attentions délicates toujours renouvelées ; mais en secret, il souhaitait voir plus d'émoi, un peu de trouble sur ce visage charmant.

Cependant, il ne s'inquiétait pas de ce calme. L'éducation de Phyllis avait écarté d'elle toute influence romanesque et, toujours modeste, Alexy pensait qu'il n'était d'ailleurs pas de ceux dont une femme s'éprend aussitôt. Mais son grand amour, brûlant en lui comme une chaude flamme, attirerait celui de la bien-aimée, la retiendrait pour toujours.

Un après-midi, il entra tout joyeux dans le salon de la Barcelle en annonçant :

– Je viens de recevoir une dépêche de Witold. Il arrive demain.

Phyllis était seule, occupée à ranger sa musique dans le casier. Elle se redressa vivement et ses yeux brillèrent dans l'ombre de la grande

pièce fraîche dont les volets étaient à demi clos.

– Demain ?

Sa voix vibrait d'allégresse.

– Oui, dans la matinée. Je vais avoir le bonheur de le présenter à ma chère petite fiancée.

Il avançait en parlant et prit les mains de Phyllis, sur lesquelles il appuya ses lèvres.

Elle lui sourit tendrement. Aujourd'hui, elle avait une robe de légère étoffe rose à petits bouquets qui la faisait paraître plus jeune encore, plus délicatement fraîche. Alexy sentit son cœur se gonfler d'une joie enivrante. Il dit tout bas :

– Oh ! ma chérie, que vous êtes charmante !

Les joues de Phyllis devinrent du même ton que la robe, les yeux émus se baissèrent sous le regard amoureux. Dans la pénombre du vieux salon, où flottait une légère odeur de réséda, ils restèrent un moment immobiles, silencieux. Enfin, les lèvres tremblantes d'Alexy murmurèrent :

– Phyllis, ma petite Phyllis, laissez-moi vous dire combien je vous aime !

Elle ne releva pas les yeux. Son visage frémissait un peu. Au bord des paupières les doux cils bruns battaient plus vite.

À mi-voix, en termes délicats et tendres, il lui parlait enfin de son amour. Un émoi jusqu'alors inconnu s'insinuait dans le cœur de Phyllis. Le vieux salon assombri lui semblait tout à coup plein de lumière. Ces mots, que personne encore ne lui avait dits, la grisaient comme un vin nouveau.

Alexy demanda :

– Et vous, Phyllis, m'aimez-vous ?

Elle leva les yeux, et il rencontra son regard ému, sincère, un peu grave.

D'un geste très doux, très tendre, il attira vers lui la tête brune et baisa les paupières qui frémirent légèrement sous ses lèvres.

Ils s'assirent sur un petit canapé, en face du piano. Au-dessus de celui-ci, dans un cadre ovale, souriait une jeune femme parée de l'élégant bonnet et du fichu de fine mousseline qui étaient de mode vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'était une

aïeule de Phyllis, qui portait le même nom qu'elle. Cette Phyllis-là, mariée à Louis de Malègue, conseiller à la Cour, avait péri sur l'échafaud. Elle aurait pu être sauvée en acceptant d'épouser, après divorce, un jeune magistrat devenu jacobin dont l'amour ne la laissait pas insensible ; mais elle était restée fidèle à son mari, caché dans le logis d'un serviteur et qui, lui, avait survécu à la tourmente.

– Les femmes de chez nous savent se sacrifier au devoir et à l'honneur, avait dit M<sup>me</sup> Chardolles en racontant à son futur petit-neveu l'histoire de son aïeule, qui faisait dans la famille figure d'héroïne.

Entre ses mains, Alexy tenait celles de Phyllis. Il lui redisait les mots de tendresse qui venaient de tant l'émouvoir, et la profonde douceur de son regard répandait une joie tranquille dans l'âme de sa fiancée.

Puis il parla de Witold, du bonheur que lui causait son arrivée si proche. C'était là pour lui, pour elle, un sujet inépuisable. Phyllis s'informait de ses goûts, car il devait dîner chaque jour à la

Barcelle avec son frère. Puis elle demanda :

– Jouez-moi quelque chose de lui ! J'aime tellement vous entendre !

Il alla s'asseoir au piano et commença l'allegro de la sonate : *Heures d'amour*,

Phyllis, enfoncée dans les coussins du canapé, fermait les yeux pour concentrer toute sa pensée sur l'œuvre interprétée par Alexy. Jamais, lui semblait-il, il ne l'avait jouée comme aujourd'hui. Oui, vraiment, c'était un magnifique chant d'amour qui prenait le cœur tout entier, jusqu'en ses profondeurs.

Elle pencha un peu la tête et appuya contre la soie d'un coussin sa joue encore chaude de la rougeur que les paroles tendres y avaient fait monter tout à l'heure. Elle se sentait heureuse et cependant craintive, un peu troublée. Il lui semblait que s'était ouvert en elle un monde nouveau, très beau et inquiétant à la fois. L'amour, elle ne savait pas bien encore ce que c'était jusqu'à ce qu'Alexy lui eût dit : « Je vous aime. » Alors elle avait vu dans ses yeux une très chaude lumière qui l'avait un peu éblouie. Et il

lui semblait qu'aujourd'hui elle comprenait mieux l'allegro de la sonate.

Alexy, se détournant, demanda :

– Voulez-vous l'adagio, Phyllis ?

– Non, pas maintenant. Les *Heures tristes...* ce serait trop triste aujourd'hui.

Elle se leva, s'approcha d'une fenêtre et poussa le volet. Dans l'ombre fraîche, le soleil surgit, avec une bouffée d'air brûlant. Phyllis fut tout enveloppée de lumière. Le rose de sa robe s'aviva, la blancheur légère de son visage, de ses bras palpita sous la chaude clarté, des reflets ardents caressèrent les ondes soyeuses des cheveux bruns.

Elle se pencha et aspira longuement le parfum des résédas qui fleurissaient dans une plate-bande, sous les fenêtres du salon.

– Ne restez pas là, Phyllis. Ce soleil est encore trop fort !

Alexy venait à elle. Il posa doucement sa main sur l'épaule de Phyllis en regardant la jeune fille avec une tendresse éblouie.

– J’aime tant la lumière ! Comme c’est beau, voyez donc, ces clartés brûlantes qui tentent d’envahir l’ombre, là-bas, sous la charmille ! Et quel parfum ont les fleurs, à cette heure !

Il répéta :

– Ne restez pas là, ma chérie.

Il l’attirait vers l’ombre, près du piano.

Elle dit en souriant :

– Vous êtes un tyran, et je serai très malheureuse.

– Phyllis, vous serez la plus aimée des femmes !

Elle inclina un peu la tête sur son épaule en disant tout bas :

– Oui, je sais bien... je sais que vous me rendrez très heureuse.



## VI

M<sup>me</sup> Chardolles, par ces chaleurs de juillet, aimait à demeurer une partie de la journée sous l'une des charmilles, où Phyllis venait la rejoindre dès qu'elle en avait fini avec ses devoirs de ménagère.

Ce fut là que les trouvèrent le lendemain Alexy et Witold, quand ils arrivèrent accompagnés du colonel.

L'après-midi était déjà avancé, le soleil, un peu bas, glissait quelques coulées de lumière sous l'abri de verdure. Dans cette clarté, près de la forme un peu lourde d'Alexy, se dressa une autre silhouette masculine d'une vigoureuse élégance. Des yeux d'un bleu d'eau profonde sourirent à M<sup>me</sup> Chardolles et à Phyllis. Alexy dit joyeusement :

– Voici mon frère, mon cher Witold.

En s'inclinant, Witold baisa la main de la vieille dame et celle de Phyllis. En quelques mots simples et délicats, il dit sa joie de connaître sa future belle-sœur et de juger du choix parfait qu'avait fait Alexy. Sa voix était un peu basse, mais vibrante et chaude. Il semblait plus jeune que son frère. Une certaine ressemblance existait entre eux, mais, comme l'avait dit Alexy, elle était celle de l'ébauche avec l'œuvre achevée. Les traits de Witold avaient la netteté, la fermeté de lignes qui manquaient à ceux d'Alexy. Mais le charme de cette physionomie résidait surtout dans le regard, dans ces yeux aux teintes changeantes, un peu songeurs et comme palpitants de pensées ou de rêves.

Il était assis près de Phyllis, répondait avec une gaieté tranquille aux questions sur son voyage, sur son séjour à Florence. On le devinait aussitôt très simple, aucunement gâté par ses succès et la gloire qui lui était promise. Phyllis, tout émue, songeait : « Comme il est sympathique ! Je comprends que son frère l'aime tant... Et c'est bien ainsi que je me le représentais. »

Witold s'adressait souvent à elle, au cours de la conversation. Elle se sentait, de sa part, l'objet d'un examen discret. Sans doute voulait-il se rendre compte si les dires d'Alexy étaient exacts, si le frère très aimé trouverait vraiment le bonheur dans ce mariage.

Alexy semblait particulièrement joyeux aujourd'hui, à sa manière paisible. Son regard allait de sa fiancée à Witold et disait clairement : « Voici mes deux grandes affections. Que désirer de plus ? »

Quand, un peu après, il accompagna Phyllis qui allait chercher quelques rafraîchissements pour ses hôtes, il lui demanda :

– Voyons, dites-moi votre opinion sur mon frère...

Elle répondit spontanément :

– Oh ! il est bien ce que vous m'avez dit ! Quelle physionomie expressive ! Quel regard plein d'âme ! Je ne m'étonne pas que vous l'aimiez tant. Et moi, je l'aime déjà.

– Tant mieux, ma chérie ! Votre affection lui

sera bien douce, je vous assure. Il me le disait encore ce matin, avant de vous connaître. Que sera-ce maintenant qu'il vous a vue, ma Phyllis ?

Oui, vraiment, Alexy semblait avoir atteint aujourd'hui la plénitude du bonheur. Jusqu'ici, la présence de son frère lui avait manqué, même dans l'allégresse de son amour. Mais Witold était là, maintenant. Witold et Phyllis...

Il les regardait alternativement avec une tendresse joyeuse, dans l'ombre de la charmille, puis plus tard, pendant le repas et au cours de la soirée qu'ils passaient dans le jardin, près du mur de la maison garni de roses couleur de chair et de pourpre. La lumière du salon envoyait son reflet jusqu'au petit groupe, mais les visages demeuraient dans une ombre claire. Witold parlait de son séjour au cap d'Antibes, où il avait acheté une villa quelques années auparavant. Quant il se taisait, Phyllis écoutait encore les dernières vibrations de sa voix. À travers l'ombre, elle cherchait la douceur chaude de ces yeux qui l'avaient si profondément émue pendant cette soirée, chaque fois qu'elle les rencontrait.

Un peu après 10 heures, les deux frères quittèrent la Barcelle avec le colonel Pardeuil. Ils étaient tous trois dans la voiture d'Alexy. Quelque fraîcheur arrivait de la montagne. Les champs, les bois couvrant les hauteurs, la Dordogne déjà un peu assagie que longeait la route baignaient dans la lumière douce d'une lune radieuse. Witold, en descendant de voiture dans la cour de la maison Pardeuil, dit d'un ton de regret :

– Une promenade serait délicieuse par une soirée pareille !

– Eh bien, faites-la, cher monsieur, répliqua le colonel. Tenez, voici ma clef. Monsieur votre frère et vous rentrerez quand il vous plaira.

Les deux jeunes gens remercièrent leur hôte et s'en allèrent en flânant, le long d'une route montante qui s'étirait blanche et lumineuse, entre deux hêtraies silencieuses. Witold avait pris le bras de son frère et le serrait contre lui. Au bout d'un moment, Alexy demanda :

– Eh bien, ton impression sur ma fiancée ?

– Mais elle est délicieuse, mon ami !... tout à fait délicieuse. Tu as raison, c'est un petit objet très rare – et elle a, en effet, les yeux de la Madone du vieux couvent italien. Tu seras heureux, mon frère chéri !

Il serra plus fort le bras d'Alexy. Son regard affectueux s'attachait sur le visage tout proche du sien. Il ajouta :

– Je comprends que tu l'aimes... que tu l'aimes de toute ton âme.

Alexy dit avec un accent grave et frémissant :

– Oui, c'est bien ainsi que je l'aime.

Ils avançaient dans la nuit claire, sans parler maintenant. La fraîcheur légère de la brise leur apportait les parfums des bois et ceux des pâturages plus lointains. Dans la paix nocturne on n'entendait que le bruit de leurs pas résonnant sur le sol dur.

Puis Witold dit pensivement :

– Ce doit être merveilleux, cet amour-là.

– Oh ! ami, tu l'as connu aussi ! Marie...

– Oui, je l’ai profondément aimée. J’ai été heureux près d’elle. Mais il me semble que Phyllis...

Il se tut un moment, et reprit du même ton pensif :

– Phyllis, on doit l’aimer autrement. C’est une fleur à peine éclosée, toute fraîche. Tu es digne de la posséder, mon Alexy, et je remercie Dieu de ton bonheur.

– Oui, mon bonheur – mon grand bonheur ! Son bras fut de nouveau serré fortement sous celui de Witold. Silencieux maintenant, les deux frères continuèrent d’avancer, offrant leur visage à la fraîcheur nocturne. Un oiseau de nuit hulula. Puis de nouveau on n’entendit plus que le son mat de leurs pas.

## VII

Quelques mots sur une carte avaient informé le colonel que Gérardine se trouvait avec sa mère à Vichy. Il s'attendait donc à la voir arriver un de ces jours, et cette perspective ne le réjouissait guère, étant donné surtout la présence de ses hôtes étrangers. Ceux-ci n'avaient qu'antipathie pour ce genre de femme, il le savait. Ah ! fallait-il qu'il en fût réduit à souhaiter de ne point recevoir son unique petite-fille, alors qu'il avait dans le cœur tant de réserves d'affection dont elle aurait pu être la bénéficiaire !

Dire que dans son enfance elle était une si bonne enfant, cette Gérardine ! Turbulente, un peu capricieuse, mais loyale, gaie, et aimant beaucoup son grand-père. Hélas ! la mère avait passé par là. La Gérardine d'aujourd'hui était l'œuvre de cette femme inintelligente et vaniteuse. Maurice Pardeuil, avocat très occupé,



d'ailleurs nature égoïste ne demandant que la paix chez lui, s'était désintéressé de l'éducation de sa fille en dépit des observations de son père.

– Elle est comme bien d'autres ! répondait-il en levant les épaules. Quand elle sera mariée, elle verra les choses plus sérieusement.

– Ah ! oui ! l'agréable épouse qu'elle fera ! ripostait le colonel. Tu m'en diras des nouvelles, quand elle aura trouvé l'idiot qui l'épousera.

Mais, tout en exhalant sa colère, le pauvre colonel souffrait d'avoir à parler sur ce ton de sa petite-fille. Dans sa vieille maison familiale, il retrouvait mieux qu'ailleurs le souvenir de l'enfant qui venait y passer les vacances, tandis que sa mère se distrait sur quelque plage à la mode. À cette époque-là, Gérardine aimait le logis dont les grandes pièces résonnaient du bruit de ses rires et de ses chants ; elle aimait le jardin aux parterres bordés de buis où fleurissaient les rosiers et les glaïeuls, le verger dont elle pillait les fruits au grand courroux de Clémence, la servante, qui la chérissait pourtant. Mais depuis qu'elle était jeune fille, elle s'en moquait, de ce

jardin désuet ; elle ne venait plus à Laqueuille, sauf lorsqu'une circonstance quelconque l'amenait dans la région. Ainsi en était-il cette année. Sa présence allait donc, momentanément, faire fuir le fantôme de la petite Gérardine affectueuse et toute simple que l'aïeul retrouvait dans tous les recoins du logis, à tous les détours des allées.

Elle apparut vers la fin d'une matinée, vêtue de soie rose vif, les bras et la gorge couleur de bronze.

Le colonel était occupé à émonder ses rosiers. Il sursauta un peu en entendant de loin :

– Bonjour, grand-père !

En étouffant un soupir, il se tourna vers la jeune personne qui s'avavançait, la mine souriante.

– Ah ! te voilà ! Clémence t'a vue ? À cause du déjeuner, il faut qu'elle sache...

– Oui, c'est elle qui m'a ouvert la porte du garage. C'est tout juste si je puis y entrer ma petite voiture. La vôtre et celle de M. Orbiewicz occupent presque toute la place.

Gérardine se penchait en parlant et effleura de ses lèvres le visage de son grand-père.

– Ta mère va bien ?

– Pas mal. Elle a commencé son traitement... Ce jardin est immuable ! À vingt ans de distance, on y retrouve toujours les mêmes fleurs. C'est le triomphe de la tradition !

Les colonel grommela :

– Si c'est pour débîner mon jardin que tu viens ici, tu pourrais aussi bien demeurer parmi ton entourage de snobs. Tu t'y plaisais cependant bien autrefois, Gérardine.

Elle éclata de rire :

– Oh ! quand j'avais dix ans !... Vous remontez au déluge, grand-père. Il a passé beaucoup d'eau là-dessus. Mais je ne toucherai plus à votre cher jardin. Parlons plutôt de vos hôtes. Le grand artiste est ici ?

– Oui. Charmant, autant que son frère, quoique différent. Mais, ma petite-fille...

La voix du colonel prenait un accent de prière :

– ... Je te demande de modérer un peu ton genre... tes manières... Ces messieurs ne les apprécieraient pas du tout, je t'assure !

Les lèvres un peu trop longues, dont le rouge accentuait le défaut, eurent un pli de dédain :

– Leur opinion m'importe peu. Je serai moi-même, voilà tout, sans chercher à jouer la comédie.

– Toi-même ? Ah ! j'espère que tu ne l'es pas, quand tu te montres sous ton plus mauvais jour. J'espère qu'il y a encore quelque chose de bon en toi, mon enfant.

Le vieillard considérait avec tristesse cette physionomie en laquelle il retrouvait si peu de chose de la petite fille d'autrefois. Cependant, pendant l'espace de quelques secondes, il crut revoir dans les yeux gris à l'éclat artificiel un reflet de cette tendresse qu'il avait connue en ceux de l'enfant, surtout quand elle avait fait quelque peine à son grand-père. Mais ne se trompait-il pas ? Car la voix brève, railleuse, ripostait :

– Vous êtes bien bon de garder encore cet espoir-là, grand-père ! Je ne fais cependant rien pour vous y encourager. Sur ce, je vais m’arranger un peu dans ma chambre. Vous ne l’avez pas donnée à l’un de ces messieurs ?

– Non, ils ont les chambres sur le devant. La tienne était tenue prête par Clémence. À tout à l’heure, petite.

Il la regarda s’éloigner, en soupirant de nouveau. Puis il se remit à soigner ses rosiers.

Dans l’après-midi, Alexy et Witold s’en allèrent seuls vers la Barcelle. Le colonel avait promis au maire, un ami d’enfance, de présider une réunion de bienfaisance et ne pourrait se trouver chez M<sup>me</sup> Chardolles avant l’heure du dîner. Il avait chargé les jeunes gens d’apprendre à leur hôtesse qu’il leur amènerait Gérardine. Cette nouvelle parut causer un sensible déplaisir à la vieille dame et amena cette réflexion de Phyllis :

– Quel dommage ! Elle va nous gâter notre

soirée.

Witold lui fit écho par un « hélas ! » qui partait du cœur.

Alexy se mit à rire :

– La pauvre Gérardine n’a pas produit le coup de foudre sur lui, Phyllis. Vous ne vous en étonnez pas, je pense ?

– Oh ! pas du tout !

Elle riait aussi, en regardant la moue légère qui demeurait aux lèvres de Witold.

– C’est tout ce que je déteste comme femme ! dit le jeune homme avec force. Elle est odieuse, odieuse !

– C’est une pauvre âme.

Pensivement, Alexy laissait tomber ces mots.

Witold posa sur son épaule une main amicale :

– Elle serait probablement fort étonnée d’apprendre que tu la plains, car elle ne produit aucunement l’effet d’une personne qui souffre... Mais en attendant l’ennui de la revoir ce soir, profitons de ce temps parfait pour faire une

longue promenade. Tu avais promis de nous emmener au Mont-Dore, que je ne connais pas...

– Et je tiens ma promesse. Phyllis, allez vite mettre votre chapeau. Venez-vous aussi, chère madame ?

Mais M<sup>me</sup> Chardolles se récusa. Elle avait beaucoup à faire, le mariage de sa petite-nièce devant avoir lieu à la mi-juillet. Phyllis partit donc dans la voiture d'Alexy, qu'il avait découverte. Witold se trouvait derrière avec sa future belle-sœur, qui lui nommait les sites aperçus au passage et commentait avec chaleur les beautés de sa terre natale. Elle sentait qu'il éprouvait les mêmes émotions, les mêmes enthousiasmes. Quoique de nature réservée, il les laissait voir plus facilement qu'Alexy. Les lacs dans le sombre cadre de leurs sapinières, la route se déroulant dans le décor volcanique des puys amenaient sur ses lèvres de brèves exclamations qui trahissaient le profond plaisir de son esprit. Ils rentrèrent tous trois enivrés d'air, de soleil, du parfum qui s'exhalait des bois à cette heure où le jour déclinait. Witold regardait le profil de

Phyllis, ce fin visage qui s'offrait à l'air vif du soir et qui avait une expression d'enfantine allégresse, de contentement ingénu. Alexy, au volant, souriait à son bonheur et songeait qu'il allait revoir tout à l'heure les chers yeux bruns plus beaux encore de tout l'éclat que leur aurait donné le plaisir de cette excursion.

Dans la cour, la vue d'un petit cabriolet bleu de roi jeta un froid sur les promeneurs. Gérardine était arrivée. Tandis qu'Alexy s'attardait pour donner un coup d'œil à son moteur, Phyllis et Witold gagnèrent la maison et entrèrent dans le salon. M<sup>me</sup> Chardolles causait avec le colonel. Gérardine, assise dans une bergère, jouait avec le petit chien de Phyllis. Elle regarda les deux jeunes gens, serra un peu les lèvres, puis eut un sourire bizarre qui subsistait encore tandis qu'elle prenait la main que Phyllis lui tendait avec un mot de bienvenue.

Au cours du dîner, elle parla moins que de coutume et parut mettre une sourdine à la verve garçonnière qu'elle affectait généralement. Le



colonel en fut un peu soulagé, en même temps qu'ému, car il pensait : « Elle a tout de même quelques égards pour son vieux grand-père, cette petite ; elle ne veut pas qu'il ait trop à rougir d'elle devant des étrangers. » Mais il constatait aussi que le voisinage de Phyllis accentuait tout ce que le genre, la tenue de Gérardine avaient de déplorable.

Après le fin et excellent dîner dû à la collaboration de Phyllis et de la vieille servante, Marion, les hôtes de M<sup>me</sup> Chardolles s'assirent dans le jardin, près d'une des portes vitrées du salon. Phyllis servit des liqueurs. Puis elle prit un fauteuil près de son fiancé. En face d'elle se trouvaient le colonel et Witold, qui fumaient en parlant de Varsovie où le vieillard avait fait autrefois un séjour. La lumière qui arrivait du salon laissait les deux hommes dans une pénombre. Phyllis distinguait à peine le visage de Witold. Cependant elle le voyait par la pensée comme si la plus vive clarté l'eût éclairé ; elle voyait ces yeux qui renfermaient tant de vie mystérieuse et des songes si beaux, ce front bien modelé sous les cheveux blonds, épais, plus

foncés que ceux d'Alexy, cette bouche au sourire doux, si charmeur. Tout à l'heure, Witold allait interpréter une de ses œuvres. Elle le lui avait demandé cet après-midi et il avait répondu : « Ce soir, je jouerai ce que vous voudrez. » Elle attendait avec un peu de fièvre ; elle songeait : « Je sais d'avance que ce sera si beau... trop beau ! »

M<sup>me</sup> Chardolles causait à bâtons rompus avec Alexy. Gérardine fumait en silence. Elle dit tout à coup :

– Vous dormez, Phyllis ?

Phyllis tressaillit, puis se tourna vers M<sup>lle</sup> Pardeuil, assise à sa gauche :

– Pas du tout. Je suis même très éveillée.

– Alors vous rêvez ?

Et, à voix plus basse, avec un petit rire sardonique, Gérardine ajouta :

– Vous rêvez à votre Alexy ?

Phyllis secoua doucement la tête, sans répondre. Gérardine rit de nouveau en murmurant :

– Ah ! ces petites filles sentimentales ! C'est terrible, les surprises qu'elles peuvent réserver !

Phyllis la regarda avec étonnement.

– Quelles surprises ?

– Enfant innocente, ce n'est pas à moi de vous l'apprendre. Vous vous en apercevrez toujours assez tôt.

Sur ces énigmatiques paroles, Gérardine se remit à fumer. Alexy, à ce moment, demanda à sa fiancée :

– Voulez-vous que Witold se mette maintenant au piano ?

– Oh ! oui, oui !

– Tu entends, Witold ?

– Me voilà, cher ami, tout à la disposition de M<sup>lle</sup> Phyllis.

Witold se levait et venait vers la jeune fille.

– ... Que désirez-vous entendre ?

– J'aimerais, tout d'abord, *Les heures de la vie*.

– Soit !

Tandis qu’il entra dans le salon, M<sup>me</sup> Chardolles et Gérardine se levèrent pour le suivre. Alexy se pencha vers sa fiancée, qui n’avait pas bougé :

– Vous restez là, Phyllis ?

– Oui, j’aime mieux l’entendre d’ici.

– Vous avez raison.

Le colonel, lui aussi, ne quittait pas sa place en continuant de fumer. Dans le salon s’élevait la voix brève de Gérardine, qui parlait à Witold d’une de ses symphonies entendue par elle l’hiver précédent. Puis tout se tut. Le musicien préluda un instant, presque en sourdine, et commença *Les heures de la vie*.

Alexy avait pris la main de sa fiancée et l’enserrait tendrement entre ses doigts, si doux sous leur forte apparence. Mais la pensée de Phyllis n’était plus là. Elle suivait, dans un éblouissement, celle du magicien invisible. Frissons, extases, tremblants murmures, aveux passionnés, les phrases musicales exprimaient

tout cela sous les doigts de Witold. Alexy avait raison, son frère, seul, savait rendre entièrement la pensée de son œuvre, la palpitation de vie, d'amour, dont il l'avait animée.

La main de Phyllis frémissait dans celle de son fiancé. Lui aussi était ému, frissonnant d'un profond émoi. Quand la dernière note de l'allegro eût résonné, il dit à mi-voix, d'un ton émerveillé :

– Jamais il ne l'avait joué comme cela !

Et les *Heures tristes* sonnèrent ensuite. Leur grande clameur douloureuse traversait le silence recueilli. Des sanglots s'élevaient, une voix gémissait, criait la grande souffrance humaine. Puis vint l'apaisement dans la prière. Timide, inquiète d'abord, l'âme se rassérénait, devenait confiante, exhalait de fervents appels vers son Consolateur. Enfin, dans l'embrassement éternel de l'amour divin, elle se perdait, bienheureuse à jamais.

Quand Witold quitta le piano, la voix de Gérardine s'éleva de nouveau, le complimentant

avec une chaleur qui ne lui était pas habituelle. M<sup>me</sup> Chardolles se joignit à elle, puis vint le colonel, qui, visiblement enthousiasmé, était entré dans le salon au début de l'adagio.

Phyllis et Alexy ne bougeaient pas. Ils écoutaient encore l'évocation magnifique des plus ardentes émotions de l'âme humaine : l'amour, la douleur, la prière. Les mots que les autres prononçaient, là, près d'eux, ils ne les entendaient pas. Seuls dans la clarté bleue de cette nuit tiède, dans laquelle glissaient de légers parfums de fleurs, ils s'absorbaient en un rêve frémissant et restaient immobiles pour ne pas éloigner le charme merveilleux de ces minutes pendant lesquelles ils avaient vécu l'âme unie à celle de Witold.

M<sup>me</sup> Chardolles appela :

– Phyllis ?... Voyons, tu ne viens pas remercier M. Orbiewicz ?

– Oh ! madame, qu'elle ne se dérange pas, je vous en prie ! Me remercier, quand c'est moi qui suis tellement heureux de...

Tout en parlant, Witold s'avavançait, sortait du salon et s'approchait des fiancés.

Alexy dit à mi-voix :

– Ta pensée nous tient encore, Witold. Ne nous réveille pas.

D'un souple mouvement, Witold s'assit près de Phyllis et prit l'autre main de la jeune fille. Son regard s'attacha au visage délicat, à ces yeux qui laissaient voir si bien cette émotion dont vibrat encore l'âme de Phyllis. Sa voix basse et chaude demanda :

– Vous aimez beaucoup cette sonate ?

– Oui, c'est plus beau que tout... Je n'ai pas de mots pour exprimer ce que je ressens ; mais vous voyez, je frissonne encore.

Il le sentait, ce frisson qui agitait jusqu'aux doigts fins, doux et tièdes entre les siens. Il voyait frémir ces lèvres d'un rose de fleur fraîche, ces cils sous lesquels le regard semblait avoir, ce soir, un admirable éclat de vie. En se penchant, il baisa la main de Phyllis :

– Merci. J'ai eu conscience de n'avoir jamais

joué comme ce soir les *Heures d'amour*. C'est que je pensais à vous, à mon cher Alexy, à votre amour si beau, si profond. Mon âme parlait pour vous, en notre nom.

Alexy murmura :

– Oh ! oui, oui, c'est ainsi que je voudrais parler... c'est ce que je voudrais lui dire...

M<sup>me</sup> Chardolles, le colonel et Gérardine s'approchaient. Les lèvres de M<sup>lle</sup> Pardeuil s'étiraient en ce bizarre sourire qu'elle avait déjà eu plusieurs fois au cours de la soirée, en regardant les trois jeunes gens. Alexy se pencha à l'oreille de sa fiancée :

– Voulez-vous que nous allions nous promener un peu, jusqu'au bout du jardin ?

Elle répondit machinalement :

– Oui, je le veux bien.

Witold chuchota en souriant :

– C'est cela, allez, mes chers amoureux.

Ils s'en allèrent dans la nuit tranquille, entre les charmilles et les plates-bandes fleuries. Alexy



parlait encore de l'œuvre qu'ils venaient d'entendre. Phyllis l'écoutait avec recueillement. Son profil se dessinait dans l'ombre, en contours indécis. Parfois, elle levait sur Alexy des yeux attentifs, pleins de pensées. Toute au songe qui occupait son esprit, elle garda le silence quand le jeune homme cessa de parler ! L'émotion de cette heure arrêta les mots sur les lèvres d'Alexy. Cependant, combien il souhaitait de les prononcer avec toute la ferveur de son cœur, ces mots d'amour ! Mais il lui semblait qu'il ne saurait pas les dire ainsi qu'il le fallait, ce soir surtout où il voyait dans le regard de Phyllis une expression inaccoutumée, comme si tout à coup un monde merveilleux venait de lui être révélé.

En passant devant une tonnelle enguirlandée de roses, Phyllis s'arrêta :

– Quel parfum elles ont ! Je vais en cueillir une pour votre frère, qui les aime tant.

– Attention aux épines, ma petite Phyllis. Laissez-moi faire... Voici. C'est la plus belle.

– Merci, mon ami. Et vous ?

– Moi, je vous ai, ma jolie rose blanche.

Un rayon de lune glissait sur le visage de Phyllis, sur ses yeux souriants. Une joie profonde gonfla le cœur d’Alexy. En courbant un peu sa grande taille vigoureuse, il mit un baiser sur le front de Phyllis.

– Ma Phyllis... ma chérie...

Sa voix tremblait. Phyllis continuait de sourire, avec un air de tendresse émue. Elle dit à mi-voix :

– Mon cher Alexy !

Puis ils se turent. Alexy tenait la main de Phyllis et la serrait fortement. Autour d’eux, les feuillages bruissaient dans la nuit qui fraîchissait un peu. Alexy eût voulu parler encore, et de nouveau les mots lui manquaient devant cette candeur tranquille, cette douceur tendre de la fiancée bien-aimée.

La voix de M<sup>me</sup> Chardolles appela :

– Phyllis !... Alexy !

Ils se rapprochèrent du logis. Le colonel s’apprêtait à se retirer avec sa petite-fille et ses

hôtes. Gérardine, debout près de la porte du salon, discutait avec Witold au sujet de la peinture moderne. Phyllis s'avança, tenant à la main la rose cueillie tout à l'heure par Alexy :

– Voulez-vous l'accepter comme un remerciement pour les minutes inoubliables que vous nous avez fait vivre tout à l'heure ?

– Avec joie, ma future petite sœur ! Je la conserverai en souvenir de ces premiers jours où je vous ai connue.

Tout en prenant la rose, il regardait Phyllis, et ils se sourirent, longuement, sous le regard heureux d'Alexy.

## VIII

– Quatre jours seulement que je suis ici ? Mais il me semble que j’y ai toujours vécu !

Et le coup d’œil charmé de Witold parcourait le salon où se groupaient les sièges anciens aux tapisseries fanées, allait chercher, au delà des fenêtres ouvertes, la perspective d’ombre et de clarté des allées fuyantes entre les bosquets et les charmilles. Puis il s’arrêta sur les fiancés assis sur le canapé au-dessous de la grande glace dédorée qui reflétait le portrait du commandant Chardolles, tué à Sedan.

Phyllis dit pensivement :

– Il me semble aussi que je vous ai toujours connu.

Elle avait aujourd’hui sa robe rose à petits bouquets, dont les manches courtes découvraient ses bras fins et blancs. Tout à l’heure, dans le

jardin où elle avait été cueillir des fleurs avec Alexy, celui-ci s'était amusé à glisser une fleur de bégonia rouge dans ses cheveux bruns, en murmurant avec ferveur : « Ma Phyllis... ma très aimée. »

En revenant à la maison, ils avaient trouvé Witold, arrivé quelque temps après son frère. Il avait attaché au poignet de Phyllis un cercle d'or orné d'une seule perle d'un très bel orient, tout en disant :

– C'est un bijou de famille. Notre mère l'a porté, et après elle ma pauvre Marie. Maintenant il revient de droit à celle qui sera la femme de mon cher Alexy.

Comment s'y prenait-il donc, ce Witold, pour donner du charme à ses moindres actes, à toutes ses paroles ? Jamais on ne se lassait de l'écouter. Le colonel, M<sup>me</sup> Chardolles le disaient aussi. Et dès qu'il posait ses doigts sur le clavier ou commençait de faire vibrer les cordes de son violon, l'enchantement les saisissait tous, les tenait palpitants sous l'empire du génie de cet homme qui savait exprimer toute l'ardeur, la

poésie et la douleur de la vie.

La veille, il avait voulu que Phyllis lui fit entendre sa voix. Quand, en tremblant un peu, elle eut fini de chanter un vieux Noël qu'elle aimait, il s'écria :

– Tu avais raison, Alexy ! Cette voix est admirablement pure et expressive, mais il lui faudrait un peu de travail pour atteindre à la perfection.

Tout aussitôt, assis près du piano, il donnait des conseils à la jeune fille très émue, puis il lui offrait de continuer les jours suivants, au grand contentement d'Alexy qui savait quel professeur acquérait ainsi sa petite Phyllis. La seconde leçon avait eu lieu aujourd'hui, dans le salon où les trois jeunes gens se trouvaient seuls, M<sup>me</sup> Chardolles étant occupée à la confection des confitures.

Maintenant, ils causaient. Le soleil se retirait lentement des fenêtres dont Phyllis avait ouvert les volets tout à l'heure. Un de ses derniers rayons caressait les cheveux blonds de Witold et son front légèrement mat. Ce rayon,

machinalement, Phyllis le suivait du regard tout en parlant. Puis il se déplaça, frôla les yeux songeurs sur lesquels un instant s'abaissèrent les paupières. D'un mouvement lent, distrait, Witold se recula tout en achevant la phrase commencée :

– ... En vérité, je trouve cette demoiselle Pardeuil absolument antipathique !

Alexy venait d'apprendre à Phyllis que le colonel avait reçu un mot de Gérardine, retournée à Vichy après vingt-quatre heures passées chez son grand-père. Elle lui annonçait sa prochaine venue, « pour un petit séjour un peu plus long », ajoutait-elle.

Alexy dit en souriant :

– Le pauvre colonel n'avait pas non plus l'air enthousiasmé. Il a marmotté : « Quelle mouche la pique donc ? » Encore paraît-il qu'elle avait mis l'autre jour une note de modération dans sa tenue et dans ses propos, n'est-ce pas, Phyllis ?

– Certainement. Ma tante l'a remarqué aussi. Peut-être a-t-elle fait cet effort en votre honneur ?

Elle s'adressait à Witold. Alexy riposta

gaiement :

– C’est possible, car ainsi qu’Orphée, il doit posséder le pouvoir de charmer les êtres les plus réfractaires à l’émotion. Puis, enfin, cette pauvre créature n’est peut-être pas aussi insensible qu’elle veut le laisser croire.

– Mon bon Alexy, ta pitié pour cette âme te la fait voir sous un jour trop favorable, je le crains.

– Il faut toujours avoir pitié des âmes, dit Alexy avec une soudaine gravité. Nous ne savons pas nous-mêmes devant quelles tentations peut être placée la nôtre, et si elle aurait le courage de les surmonter.

Phyllis, d’un geste spontané, mit sa main sur celle de son fiancé.

– Oh ! vous, mon ami, vous l’auriez, ce courage, j’en suis sûre ! Vous avez une telle foi, une telle confiance en Dieu !

Elle le regardait avec cette grâce tendre qu’il voyait toujours dans les doux yeux bruns, quand ils s’attachaient à lui. Il se pencha, prit la main fine et y appuya ses lèvres.



– Chère Phyllis, il est vrai qu’avec cette force divine nous pouvons tout si nous savons l’implorer... Mais permettez-moi maintenant de vous laisser un moment. Je dois porter à la mairie de Chambonnes ce papier que l’on me réclame pour notre mariage. Ce sera l’affaire d’un quart d’heure si le secrétaire ne me fait pas attendre.

– Allez, et revenez vite, Alexy. Pendant ce temps, je ferai voir à votre frère les jolis petits chiens qui viennent de naître chez le fermier. Puis je cueillerai des fleurs pour le dîner.

Quelques minutes plus tard, Phyllis et Witold, en causant, s’en allaient le long des allées. Des fleurs, au passage, s’effeuillaient sur la robe rose. Une grande capeline projetait son ombre légère sur le visage souriant, aux yeux attentifs. Car les moindres mots de Witold semblaient à Phyllis infiniment précieux.

À la ferme, le jeune homme admira complaisamment les nouveau-nés que leur mère, une chienne de berger, suivait d’un œil paisible tandis que Phyllis les cajolait entre ses bras. Puis ils revinrent sur leurs pas. Le soleil un peu bas

répandait autour d'eux une pâle lumière dorée. Witold parlait de son frère avec une affection émue. Il racontait comment Alexy l'avait aidé, consolé, dans le douloureux désarroi où le laissait la mort de sa femme. Et Phyllis disait avec attendrissement :

– Il est si bon ! Il vous aime tant !

Au passage, elle cueillait des fleurs. Ou plutôt, c'était Witold qui les cueillait sur ses indications. Près d'une vieille fontaine toute verte de mousse, ils s'arrêtèrent. Depuis longtemps, il ne coulait plus qu'un mince filet d'eau dans la vasque brisée. Au-dessus d'elle, un rosier enlaçait un petit faune de pierre dont le corps disparaissait sous l'envahissement d'une mousse verdâtre. La douce clarté du couchant se glissait entre le feuillage des tilleuls et jetait à travers l'ombre de longs reflets de lumière. L'un d'eux enveloppait Phyllis, tandis qu'elle se penchait vers la fontaine pour cueillir les petites roses blanches aux pétales serrés, chiffonnés, qui semblaient faits d'un mince papier soyeux. Witold vint au secours des doigts qui se blessaient aux épines. Il détacha une

branche garnie de fleurs et se mit en devoir de supprimer les pointes traîtresses. Près de lui, Phyllis s'appuyait à la vieille statue. De ses yeux veloutés semblait rayonner une joie profonde. Ils ne se détournèrent pas de Witold et le regard de celui-ci les rencontrait, doucement souriants, chaque fois qu'il quittait la branche de rosier que les longs doigts fins débarrassaient des épines, un peu distraitement.

– Comme il fait bon, ici !

La voix de Phyllis avait des vibrations joyeuses.

– Oh ! oui ! C'est un endroit délicieux.

– Je l'aime beaucoup et j'y viens souvent travailler. Il y a quelque temps, j'y ai amené Alexy, nous nous sommes assis là et il m'a fait la lecture pendant que je brodais. Il lit tellement bien !

– En effet. C'est un réel talent, chez lui. Il en a d'autres encore, ce cher et bon frère.

De nouveau, ils parlèrent d'Alexy Witold racontait leur enfance et comme ils s'étaient

aimés toujours. Jamais, entre eux, ne s'était dressée la moindre ombre fâcheuse. Phyllis, attentive, penchait un peu la tête et la lumière caressait son doux visage, ses cheveux d'un si joli brun soyeux, les petits bouquets de la robe rose. Dans l'ombre de leurs cils, ses yeux émus semblaient dire : « J'aime vous entendre parler de lui. Vous en parlez si bien ! »

Elle fit enfin observer :

– Il serait temps de revenir, je crois.

Et elle se redressa, fit quelques pas dans la lumière pâlie du couchant. Parmi les ondes des cheveux légers, la rouge fleur de bégonia sembla palpiter. En souriant, Phyllis répéta :

– Il serait vraiment temps. Nous avons été longs à cueillir ces fleurs.

Il ne répondit pas. Son regard doucement ébloui s'attachait à la jeune fille debout devant lui. Silencieusement, il la suivit dans les allées qu'ouatait une mousse légère. Puis il parla de nouveau. Il semblait plus gai qu'à l'ordinaire – gai à sa manière discrète, peu en dehors. Ses yeux

renfermaient moins de songe et plus de vie.

M<sup>me</sup> Chardolles travaillait devant la maison, à sa place habituelle. Près d'elle se trouvait le colonel. En voyant arriver les deux jeunes gens, il dit en riant :

– Eh bien, ton fiancé t'a abandonnée, petite fille ?

– Il est à la mairie, pour remettre au secrétaire des papiers indispensables au mariage. Je m'étonne qu'il ne soit pas encore revenu.

– Martial était absent, probablement, et il lui a fallu l'attendre... Tenez, le voilà.

Alexy arrivait, souriant, les yeux tendrement attachés sur Phyllis qui lui faisait un gentil signe d'amitié. Il expliqua :

– Votre Martial est un type, chère madame Chardolles ! Après l'avoir attendu une demi-heure, je l'ai vu arriver paisiblement, sa canne à pêche sur l'épaule, et j'ai dû subir un cours sur la façon de prendre tel ou tel poisson. Enfin, il a daigné s'occuper de mes papiers. !... Et, vous,

chers amis, qu'avez-vous fait ?

Il s'adressait à son frère et à Phyllis. Witold répondit :

– Nous avons été à la ferme, nous en sommes revenus et nous avons beaucoup parlé de toi.

– Pour en dire du bien, ajouta Phyllis avec son doux sourire.

Alexy prit d'une main la main de Phyllis, de l'autre celle de son frère et les serra longuement.

– Mes deux chères affections ! Je suis si heureux... si heureux !

L'émotion faisait un peu frémir son visage. Witold lui rendit son étreinte et dit gaiement :

– Allons, puisque te voilà revenu, viens m'accompagner. J'avais promis hier au colonel de lui jouer au violon ce nocturne qu'il aime tant. Et ensuite, je vous donnerai quelques conseils pour votre voix, n'est-ce pas, mademoiselle Phyllis ?

Elle répondit affirmativement, avec une soudaine joie dans le regard, une allégresse contenue dans la voix.

## IX

Comme Witold rentrait le lendemain matin d'une promenade pédestre aux environs de Laqueuille, il trouva dans le vestibule, chez le colonel, Gérardine qui arrivait.

– Voilà encore que je reviens faire enrager grand-père, dit-elle en tendant la main au jeune homme. Il doit trouver que Vichy est bien près de son patelin... Vous ne vous ennuyez pas trop, ici ?

– Mais pas du tout ! C'est un pays très intéressant. Et le colonel est le plus aimable des hôtes.

– Puis il y a la Barcelle. M<sup>me</sup> Chardolles est une bonne femme et Phyllis est une petite jeune fille d'autrefois, comme vous les aimez.

Il eut une impression désagréable devant le sourire, qu'il jugeait narquois, des lèvres rouges.

Ce fut avec quelque sécheresse qu'il riposta :

– Phyllis est une fine et charmante nature, qui a pris de l'éducation moderne juste ce qu'il fallait pour qu'elle ne se trouve pas dépaysée à notre époque. Et c'est bien pourquoi elle a plu à mon frère.

Le sourire s'accrut sur les lèvres de Gérardine. La jeune personne tenait à la main une cigarette qu'elle alluma posément. Puis elle tendit son étui à Witold :

– En voulez-vous ?

Il en prit une, un peu machinalement. Avec un intérêt toujours mêlé d'antipathie, il regardait ce visage un peu osseux qui aurait pu avoir du caractère si le maquillage n'en avait fait une figure pareille à des centaines d'autres. Mais il restait le regard, que Gérardine ne pouvait changer, ces yeux clairs qui avaient de la vivacité, de l'éclat et parfois un certain charme quand – fait trop rare – un peu de douceur ou d'émotion y passait.

Pour le moment, ils ne laissaient voir qu'une



ironie voilée. Gérardine tendit sa cigarette vers Witold, qui y alluma la sienne avec un bref remerciement.

– Clémence m’a dit que grand-père était sorti. Savez-vous où il est allé ?

– Il voulait voir si l’on pouvait lui fournir des truites pour le dîner. Il sait que vous les aimez beaucoup.

– Ce bon vieux grand-père ! Il a tout de même encore un brin d’affection pour sa diablesse de petite-fille.

Elle riait, de ce rire éclatant qui blessait les oreilles de Witold.

– ... Et votre frère, cet heureux fiancé ?

De nouveau, Witold eut la même sensation désagréable que tout à l’heure, quand elle lui parlait de Phyllis.

– Alexy est dans sa chambre, je crois. Vous m’excuserez si je remonte un moment, car j’ai plusieurs lettres à écrire avant le déjeuner.

– Eh bien ! à tout à l’heure.

Elle se détourna, poussa une porte entrouverte et entra dans le salon. La grande pièce tendue de cretonne fanée ouvrait par trois portes-fenêtres sur le jardin. Elle était ornée de solides meubles d'acajou, datant de Louis-Philippe, qui avaient plus d'une fois excité la verve railleuse de Gérardine. Sur le parquet brillant étaient jetés quelques petits tapis d'Orient autrefois achetés par le colonel. Clémence avait soigneusement clos les volets pour préserver les tentures. Gérardine alla en ouvrir un et demeura debout sur le seuil, en fumant, ses yeux songeurs regardant machinalement le parterre bordé de petits œillets blancs. Le soleil se retirait de cette façade, qui était à l'est. Un vent frais se jouait dans le feuillage d'un grand sorbier et caressait l'artificielle patine des bras bruns qui sortaient, bien musclés dans leur maigreur, d'une courte manche couleur de citron pâle.

Gérardine avait en ce moment une physionomie un peu détendue, presque pensive, et un sourire mi-amusé, mi-attendri entrouvrait ses lèvres tandis qu'elle considérait le vieux jardin où elle avait tant joué, le berceau de

chèvrefeuille qui avait abrité des dînettes de poupées, le cadran solaire, les poiriers bien alignés, les murs garnis de grosses digitales pourpres.

Un bruit de pas, derrière elle, la fit se détourner. Le colonel entraît, tout guilleret de sa promenade matinale :

– Bonjour, fillette ! Clémence m’a dit que tu venais d’arriver.

– Il y a dix minutes, je crois. Je regardais le jardin et pensais au temps où j’étais une petite fille innocente, qui s’amusait de rien.

Le colonel crut percevoir quelque amertume dans l’accent railleur. Il riposta :

– Et maintenant, tu es une grande fille qui croit tout savoir et qui feint de s’amuser à des choses stupides, indignes d’une femme intelligente.

Gérardine porta les mains à ses oreilles :

– Oh ! grand-père, faites-moi grâce de vos sermons ! Gardez-les pour Phyllis, votre suave et chère Phyllis. Elle en aura bientôt besoin, croyez-

moi.

– Qu'est-ce que tu dis ?

Le colonel regardait sa petite-fille d'un air éberlué.

Gérardine rit bruyamment :

– Ah ? que vous êtes drôle, mon bon grand-père ! Quel parfait aveugle vous faites ! Et M<sup>me</sup> Chardolles, donc ! C'est inouï d'avoir un pareil bandeau sur les yeux !

– De quel bandeau parles-tu ?

– J'ai bien envie de vous le laisser, puisqu'en général vous me jugez si peu sensée. Et puis, ça m'intéresserait de voir comment la petite réagirait, une fois mariée à Alexy.

Le colonel saisit le bras de Gérardine :

– Qu'est-ce que tu racontes là ? Que veux-tu insinuer ?

– Vous ne pouvez pas le deviner tout seul, voyons ?

Gérardine riait maintenant à gorge déployée :

– ... Cela saute aux yeux, pourtant, qu'elle

n'aime pas son fiancé.

– Tu es folle ! Si elle l'a accepté, c'est qu'il lui plaisait, et depuis lors elle a toujours paru fort heureuse de sa décision, elle n'a pas manqué une occasion de célébrer les nobles qualités d'Alexy...

– Est-ce cela que vous appelez de l'amour ? Alexy pourrait avoir toutes les perfections morales du monde, que compteraient-elles à ses yeux, puisque c'est Witold qu'elle aime ?

Cette fois, le colonel bondit presque, en secouant involontairement le bras de sa petite-fille :

– Mais c'est incroyable, des imaginations pareilles ! C'est fou, fou, fou !

– Aïe ! Vous me faites mal, grand-père ! Mais tâchez donc d'enlever un peu votre bandeau et vous verrez si je déraisonne. Phyllis est en extase devant Witold...

– Devant l'artiste, vraiment merveilleux...

Le rire narquois résonna :

– Oui, oui, l'artiste... et l'homme. Ceci, vous

ne le voyez pas, ni M<sup>me</sup> Chardolles, ni ce pauvre Alexy. Oh ! en voilà un qui aura une rude désillusion ! Mais aussi, comment peut-il s'imaginer qu'un charmeur tel que son frère ne l'emporterait pas sur lui ? Vraiment, c'est faire montre d'une naïveté invraisemblable !

Le colonel avait laissé retomber son bras et regardait sa petite-fille avec une stupéfaction mélangée de colère :

– Je ne crois pas cela ! Phyllis n'est pas capable...

– Voyons, grand-père, peut-on commander à ces choses-là ? D'ailleurs, je suis persuadée que la petite ne se rend pas compte, pour le moment, de ce qu'elle éprouve à l'égard de Witold. Le jour où elle s'en apercevra... oh ! ce ne sera pas drôle pour elle ! Quant à Witold, il n'est pas sûr qu'il donne encore un nom au sentiment que lui inspire la fiancée de son frère, mais d'un instant à l'autre la lumière peut se faire... et dame, alors, quelle tragédie !

– Tu dis que lui aussi ?...

La voix du colonel s'étranglait un peu.

– Il aime Phyllis, oui. C'est tellement simple à voir, quand ils sont en présence l'un de l'autre !

– Mais alors... mais alors...

Le pauvre colonel, les bras le long du corps, semblait absolument désespéré.

– Eh bien ! alors, c'est la tragédie, comme je vous le disais.

Gérardine fit quelques pas sur le parquet bien ciré, tira une bouffée de sa cigarette, puis revint vers son grand-père :

– Ne faites pas cette tête, voyons. Ils ne se tireront pas des coups de revolver. S'ils s'aperçoivent de leur erreur avant le mariage, la chose s'arrangera en famille – non sans douleur, naturellement. Alexy cédera la place à son frère et tout sera dit. Si c'est après, l'irréprochable Phyllis enfermera dans le silence de son cœur cet amour coupable et s'efforcera de rendre le plus heureux possible ce bon Alexy. Quant à Witold, il se consolera avec son art.

Le colonel lança à Gérardine un regard

furieux :

– Oui, tu peux parler de cela, toi, avec ton cœur sec ! Mais Phyllis souffrirait atrocement d'une telle situation. Ah ! je veux croire que tu te trompes, que ton antipathie pour elle te fait voir des choses qui n'existent pas !

Gérardine leva les épaules :

– Je n'ai pas d'antipathie à son égard. Simplement, elle est d'une autre race morale que moi. Ainsi, dans une telle occurrence, je ne m'embarrasserais pas de scrupules et je dirais carrément à Alexy : « Je ne vous aime pas. C'est votre frère que j'aime. »

– Tais-toi ! dit le colonel avec colère. Phyllis a un autre sens de l'honneur, et puisqu'elle s'est promise à Alexy, elle remplira son devoir jusqu'au bout, quoi qu'il puisse lui en coûter, près de ce noble garçon dont elle considérerait comme un crime de briser le cœur.

– Très joli en principe, mais, vous savez, la situation sera fameusement délicate. Cela s'appelle danser sur une corde raide, qu'en dites-



vous ?

– Hélas !... si tu as vu juste...

Gérardine eut un sourire de supériorité :

– N'en doutez pas. Maintenant que vous êtes averti, vous vous en rendrez compte...

Elle s'interrompt. Un pas résonnait dans le vestibule et Alexy parut au seuil du salon. Il salua Gérardine, échangea quelques mots avec elle, puis demanda à son hôte :

– Décidément, colonel, nous accompagnez-vous cet après-midi au Mont-Dore ?

– Je... oui... je crois...

La physionomie encore bouleversée du vieillard parut frapper Alexy. Toutefois il ne l'interrogea pas, supposant qu'il venait d'avoir une discussion désagréable avec sa petite-fille au sujet de quelque extravagance de celle-ci.

– Nous prendrons alors votre voiture, puisque celle de Phyllis est en réparation.

– Pourquoi pas la mienne ? dit Gérardine. J'emmènerai grand-père et M. Witold. Qu'allez-

vous faire au Mont-Dore ?

– Le montrer à Witold qui ne le connaît pas encore.

– Oh ! très bien. Vous cherchez toujours à lui faire plaisir... et de son côté, je suppose qu'il ne songerait à vous occasionner nulle peine, même légère ?

Alexy dit en souriant :

– Certainement non, il n'y songerait jamais.

Et il pensait en même temps, avec un vague malaise : « Pourquoi me regarde-t-elle ainsi ? Je déteste ses airs narquois, où le dédain se mêle de pitié pour les mortels qui ne lui rassemblent pas. Ô ma Phyllis, bientôt je reverrai vos chers yeux qui ne se moquent pas, eux, et qui renferment toujours tant de tendresse pour votre Alexy. »

## X

Dans la grande salle à manger assombrie par les volets clos, Phyllis passa en coup de vent. Sa silhouette claire se glissa dans le salon obscur où Witold, qui venait d'arriver, causait avec M<sup>me</sup> Chardolles.

– Bonjour !... Alexy n'est pas là ?

– Non, il avait à faire une course indispensable.

– Ah ! Il ne m'en avait pas parlé, hier.

Witold sourit avec quelque malice

– Il y songeait, pourtant. Mais je ne puis rien dire, puisqu'il s'agit d'une surprise.

– Une surprise pour moi ?

– Évidemment ! Pour qui serait-ce ? Il m'a chargé de vous dire qu'il serait ici vers 5 heures. Voulez-vous qu'en l'attendant nous nous mettions à travailler tout de suite ? Je souhaiterais

vous faire chanter un solo de mon oratorio *O crux ave*.

– Mais ce sera très difficile !

– Non, vous verrez.

M<sup>me</sup> Chardolles alla pousser un des volets pour donner de la lumière. Puis elle reprit sa place près de la cheminée, devant sa table à ouvrage. De temps à autre, son regard satisfait enveloppait les deux jeunes gens, absorbés dans leur étude. Vraiment, Witold Orbiewicz était un incomparable professeur ! En ces quelques jours, Phyllis avait appris à mieux diriger sa voix, à user des ressources de ce timbre rare, frais et velouté, dont Witold disait : « C'est une merveille. »

La servante apparut dans l'entrebâillement d'une porte et dit à mi-voix :

– La vieille Séraphine demande à voir Madame.

M<sup>me</sup> Chardolles se leva et sortit sans bruit. Les jeunes gens ne s'aperçurent pas de sa disparition. Phyllis, pour la troisième fois, redisait l'admirable solo de Véronique, la sainte femme

au cœur intrépide. Sa voix prenait des accents profonds, des intonations de douceur ardente. Witold, laissant tout à coup glisser, sur les touches qui gémirent, ses doigts frémissants, se leva en s'écriant :

– Comme vous dites bien cela ! Je ne l'ai jamais entendu chanter ainsi !

Elle sourit au regard tout éclairé d'enthousiasme. La chaleur, l'émotion, un peu de fatigue coloraient son visage d'une pourpre claire. Elle dit avec ferveur :

– C'est tellement beau ! Il faut le chanter avec toute son âme.

– Voilà ce que vous avez réalisé ! Après cela, je ne veux plus entendre chanter ce solo par une autre que par vous.

Ils restèrent debout près du piano, inconscients de l'heure, de l'absence de M<sup>me</sup> Chardolles, du retard d'Alexy. Witold parlait des œuvres qu'il méditait ; il ouvrait à Phyllis la porte secrète dont Alexy, depuis la mort de Marie, avait eu seul la clef. Le beau regard velouté ne le quittait pas, le

jeune visage palpait sous la caresse des yeux si doux, si chauds. Et puis ces yeux, tout à coup, semblèrent se voiler. Il y eut une singulière brisure dans la voix de Witold. Sa physionomie, subitement, parut celle d'un homme qui reçoit une terrible révélation. Phyllis ne s'en aperçut pas, car M<sup>me</sup> Chardolles entrait à ce moment-là dans le salon en disant :

– Eh bien ! petite, il est l'heure de servir le goûter !

Tandis que Phyllis quittait la pièce, Witold s'approcha d'une des portes-fenêtres et, sur son front moite, passa une main qui tremblait.

La veille, au Mont-Dore, Phyllis avait longuement admiré, à une vitrine d'objets d'art, une petite statue d'ivoire d'un très fin travail représentant sainte Geneviève. Aussitôt, Alexy avait décidé de la lui offrir. C'est pourquoi il était retourné aujourd'hui à la ville d'eaux et, son acquisition faite, il revenait tout joyeux, pressé d'offrir à la bien-aimée ce nouveau présent.

Ayant laissé à Witold sa voiture pour qu'il pût le précéder à la Barcelle, il avait pris celle du colonel. Mais la vieille torpédo avait parfois quelques caprices et Alexy arriva un peu plus tard qu'il ne le pensait chez M<sup>me</sup> Chardolles. Au lieu de passer par le vestibule, il contourna la maison et s'arrêta devant l'une des portes-fenêtres.

Une grande glace, en face de lui, reflétait Witold et Phyllis, debout près du piano. Le regard attendri d'Alexy les contempla un moment. Puis ce regard devint fixe, le visage se tendit, les doigts s'agrippèrent à la maçonnerie de la porte. Avec une atroce crispation au cœur, Alexy considérait Phyllis et sur ce visage levé vers Witold, il voyait cette flamme, cette extase qui tout à coup transformaient la calme, la tendre Phyllis en une femme amoureuse – amoureuse de Witold.

Alexy ne pouvait apercevoir la physionomie de son frère, car celui-ci tournait le dos à la glace, mais il entendait sa voix si chaudement timbrée, qui en tout temps caressait l'oreille, et il percevait des intonations inaccoutumées, une émotion, une

douceur ardente, un frémissement qu'il n'y avait jamais remarqués.

Lentement, sans bruit, il s'écarta de la fenêtre, s'éloigna d'un pas mal assuré, s'en alla au hasard dans le jardin désert. Sa main gauche serrait convulsivement le carton qui contenait la statuette d'ivoire. Les yeux un peu hagards, la mâchoire serrée, il n'avait plus que cette pensée : Phyllis ne l'aimait pas. Phyllis aimait Witold.

De longs frissons le secouaient et tout le sang se retirait de son visage. Au hasard, il se laissa tomber sur un siège de jardin, au bord d'un parterre. Ses mains tremblantes s'abandonnèrent sur ses genoux.

Avec des yeux vagues, il regardait devant lui sans rien voir. Tout, en son esprit, se concentrait sur les deux êtres chers qui venaient de lui broyer le cœur.

Car Witold aimait Phyllis, lui aussi. Un voile venait de se lever devant Alexy. Pas un instant, cependant, il ne soupçonnait la droiture de son frère ; mais celui-ci ne s'était pas défié de la tendre admiration qui l'inclinait vers celle qu'il



appelait déjà « ma petite sœur » – et cette admiration était devenue de l’amour.

Peut-être ne s’en rendait-il pas compte encore. Alexy avait toujours eu en lui une confiance trop absolue pour ne pas admettre qu’il se fût aveuglé jusqu’alors sur ses véritables sentiments – comme Phyllis, d’ailleurs. Mais bientôt... bientôt, quand ils comprendraient tous deux...

Il eut un rauque gémissement. L’aveugle, le fou, c’était lui, surtout, pour avoir pu s’imaginer que cette jolie Phyllis l’aimerait quand elle connaîtrait Witold, ce charmeur, Witold, l’incomparable artiste dont elle admirait les œuvres avec tant de ferveur.

Et lui, dès le premier jour, avait sincèrement laissé voir qu’il trouvait Phyllis délicieuse et son frère bien heureux. De plus, quand il était à la Barcelle, son regard perdait l’expression de songe qui lui était habituelle ; il devenait jeune, vivant comme il ne l’avait été depuis longtemps.

Dans le parterre, près d’Alexy, des roses languissantes, assoiffées, se penchaient sous la lumière qui commençait de décliner.

Machinalement, il regarda l'une d'elles s'effeuiller sur le sol craquelé par la sécheresse. Il pensait à cette soirée où il s'était promené ici, avec Phyllis, dans la douceur d'une nuit claire. Alors il l'avait sentie toute frémissante, il l'avait crue plus proche de son cœur et il avait osé lui laisser voir quelque chose de sa profonde, de sa discrète passion.

Insensé ! Witold venait de jouer les *Heures d'amour*, et ce frémissant émoi, c'était lui qui l'avait suscité, lui à qui elle pensait tandis qu'elle disait : « Mon cher Alexy ! » avec cette calme, cette affreuse tendresse qu'il essayait de prendre pour de l'amour.

Des mouches bourdonnaient autour de lui. Il les écarta d'un geste lourd, machinal. Ses tempes battaient avec violence et la sueur perlait à son visage.

Quels jours admirables ils avaient vécus, depuis qu'il était son fiancé ! Mais dès ce moment-là elle aimait Witold, avant de le connaître. Elle l'aimait à travers son œuvre, elle ne voyait que son reflet dans la personne d'Alexy

dont les enthousiastes panégyriques fraternels entretenaient, augmentaient encore son culte secret.

Et quand il lui était apparu, son cœur était allé à lui, tout naturellement, sans qu'elle eût conscience de cette erreur qui allait l'unir à Alexy, alors que c'était Witold qu'elle aimait.

Entre les lèvres sèches du jeune homme des mots glissèrent :

– Mais je ne la lui laisserai pas ! Elle est ma fiancée... Un jour, elle m'aimera...

Puis, tout à coup, il songea qu'on l'attendait, qu'on allait s'étonner, l'interroger... Pourtant, les revoir tous deux, alors que tant de colère, de souffrance tendaient ses nerfs, lui rongeaient l'âme...

Mais il le fallait. D'un brusque mouvement, Alexy se mit debout. La boîte contenant la statuette avait glissé à terre quand il s'était assis, sans qu'il s'en aperçût. Son pied la heurta. Il se baissa, la ramassa et dut faire un grand effort pour résister à la tentation de la jeter au loin. La

passion déçue, l'affreuse désillusion pénétraient d'une amertume infinie, d'une sourde révolte cette âme indulgente, patiente et bonne. Pour Witold, comblé de tous les dons, il s'était toujours sacrifié, avec bonheur il avait été l'humble satellite dans le sillage de la gloire fraternelle. Mais maintenant il lui disputerait l'amour de Phyllis, il l'obligerait à s'éloigner, à disparaître, pendant longtemps, afin qu'elle l'oubliât.

## XI

Le colonel Pardeuil venait d'arriver à la Barcelle, conduit par Gérardine qui avait pris ensuite la route de Vichy. Il s'informait précisément d'Alexy lorsque celui-ci entra. Phyllis, qui allait enlever le plateau du goûter, le reposa vivement sur la table et vint à son fiancé, la main tendue.

– Nous commençons à être inquiets, mon ami !... Mais vous semblez bien fatigué ? Comme vous êtes pâle !

– Ce n'est rien... La chaleur, sans doute...

La voix d'Alexy était un peu rauque, mais son regard soutenait sans émotion apparente celui de Phyllis, celui de Witold, un peu inquiet aussi.

– Tu as eu très chaud, Alex ?

– Oui... Puis la voiture m'a donné quelques ennuis...

– Ah ! ça lui arrive quelquefois ! dit le colonel.

Il regardait avec attention le jeune homme. Alerté par Gérardine, il avait déjà, la veille, fait quelques observations qui corroboraient celles de sa petite-fille. Maintenant il remarquait la physionomie changée d'Alexy, l'accent inaccoutumé de cette voix, la raideur de l'attitude, et il songeait anxieusement : « A-t-il découvert la vérité, lui aussi ? »

– Je vais vous préparer un verre de limonade comme vous l'aimez ! dit vivement Phyllis.

– Mais non, c'est inutile... Tenez, voici ce que j'ai été chercher au Mont-Dore... Elle paraissait vous plaire.

Il tendait le carton à Phyllis. Puis il alla vers M<sup>me</sup> Chardolles, s'inclina et lui baisa la main.

– Asseyez-vous, dit affectueusement la vieille dame en lui désignant un fauteuil près d'elle. Vous n'auriez pas dû aller là-bas par cette chaleur d'orage, simplement pour faire plaisir à cette petite. Vous êtes trop bon, mon cher Alexy.

Il s'assit machinalement, les yeux tournés vers

Phyllis qui détachait la ficelle, ouvrait la boîte, jetait un petit cri de joie.

– Oh ! la sainte Geneviève que je trouvais si jolie !... Voyez, parrain !... Alexy, combien je vous remercie !

Son visage ravi se tournait vers le jeune homme. Il dit avec effort :

– Je suis heureux que vous soyez contente...

Cet effort et le singulier changement de sa voix durent frapper Witold car il regarda son frère avec une surprise où se mêlait un peu d'inquiétude. Mais Alexy tenait ses yeux détournés. Phyllis, rieuse, empressée, préparait une limonade. M<sup>me</sup> Chardolles interrogeait le colonel sur un accident d'automobile qui s'était produit la veille près de Laqueuille et dont il avait été le témoin. Alexy feignit de s'intéresser à leur conversation. Il murmura un remerciement, sans regarder Phyllis, quand elle lui apporta le verre plein d'un liquide opalin.

– Je l'ai bien sucrée, comme vous l'aimez, dit-elle en souriant.

– Vous êtes très bonne...

Une crispation – amertume, douloureuse ironie – tordit fugitivement ses lèvres. Le colonel la vit et pensa : « Il sait ! »

Phyllis quitta le salon, emportant le plateau. Witold, appuyé au chambranle de la porte vitrée, fumait, tourné vers le jardin. Les deux vieillards continuaient de causer, M<sup>me</sup> Chardolles avec sérénité, le colonel sans entrain. Puis Phyllis reparut. Elle s'assit près d'Alexy, lui dit qu'elle venait de mettre la statuette dans sa chambre et qu'elle l'en remerciait encore. Il essaya de lui répondre naturellement, de retrouver le ton habituel. Mais il avait conscience que ses paroles sonnaient faux.

Sauf pour M<sup>me</sup> Chardolles, ce fut une pénible soirée. Witold semblait, tout autant que son frère, faire effort pour se mêler à la conversation. Phyllis elle-même était devenue pensive, comme gagnée par le malaise ambiant. En dehors de la maîtresse du logis, personne ne fit guère honneur au dîner de Marion. M<sup>me</sup> Chardolles en accusa l'orage menaçant, également cause, pensait-elle,



de la mine défaite d'Alexy et de la nervosité du colonel.

Alexy, assis en face de son frère, guettait tous ses jeux de physionomie, tous ses regards. Ceux-ci, souvent, se dirigeaient vers Phyllis, mais ils s'en détournaient aussitôt avec une sorte d'effroi. Quand la jeune fille lui parlait, Witold répondait brièvement, presque froidement. Mais Alexy voyait trembler ses lèvres et s'altérer son visage.

Crispé, frémissant, il écoutait les intonations de la chère voix, quand Phyllis s'adressait à Witold. En tournant un peu la tête, il cherchait à saisir, sur le doux profil, ce reflet de l'amour qu'il avait surpris cet après-midi.

Le repas terminé, M<sup>me</sup> Chardolles et le colonel allèrent s'asseoir devant la maison. Witold les imita, en allumant une cigarette. Machinalement, Phyllis prit le bras d'Alexy. C'était le moment où, chaque soir, ils allaient faire un tour dans le jardin.

- Êtes-vous toujours aussi fatigué, mon ami ?
- Toujours autant, oui, Phyllis.

Ils s'en allaient dans l'ombre lourde, longeaient la charmille sombre. Le sol feutré de mousse ouatait leurs pas, et ainsi rien ne brisait l'oppressant silence. Dans ce crépuscule obscurci par les nuées d'orage, le blanc visage de Phyllis se détachait, si pur, si charmant. Un afflux d'émotion déchirante serra le cœur d'Alexy. Sa voix basse, tremblante, demanda :

– Phyllis, dites-moi... Phyllis, sincèrement, m'aimez-vous ?

Elle leva les yeux, en s'immobilisant. Il vit de la surprise dans son regard.

– Sincèrement ? Mais comment pourrais-je le dire autrement ? Oui, je vous aime beaucoup, Alexy – de tout mon cœur.

Il murmura :

– Beaucoup... de tout votre cœur...

L'intonation d'amère ironie fit tressaillir Phyllis.

Ses paupières battirent, se fermèrent à demi sous le regard passionné.

– ... Moi, je vous aime, tout simplement.

Les mots tombèrent des lèvres tremblantes, prononcés de la même voix basse qui semblait contenir un sanglot.

La main de Phyllis frémit sous le bras qui la serrait. Après un long silence, la jeune fille dit avec un accent qu'étouffait une forte émotion :

– Je sais quel don vous me faites en m'aimant, Alexy, et je ne saurai jamais trop vous en témoigner ma reconnaissance.

– Votre reconnaissance ? Oui, c'est cela... C'est tout ce que vous pouvez me donner.

Les mots sortaient avec peine de la bouche contractée. Puis Alexy se tut. Il craignait, s'il parlait encore, de laisser déborder la douleur de son âme ulcérée. En écartant son bras, il laissa retomber la main de Phyllis. Tous deux revinrent en silence vers la porte du salon, la voix de Witold s'éleva, répondant sans doute à une question de M<sup>me</sup> Chardolles ou du colonel :

– Dans dix jours, c'est-à-dire aussitôt après le mariage, je repartirai pour Varsovie où me réclament des intérêts en souffrance.

Phyllis, qui montait devant Alexy les deux marches menant à la porte vitrée, s'arrêta, l'espace de quelques secondes. Alexy vit trembler la main qui retombait le long de la robe rose. Mais il n'avait pas besoin de cette émotion révélatrice pour être sûr... Ce n'était qu'une épine de plus s'enfonçant dans son cœur. Et lui, Witold, qui prenait ce prétexte d'intérêts inexistantes pour s'éloigner au plus vite, dès l'union de son frère et de Phyllis...

– Voici l'orage qui commence à gronder, dit le colonel. Il serait peut-être prudent de partir maintenant, mes amis.

Les jeunes gens acquiescèrent aussitôt. Ils allèrent sortir les voitures, puis revinrent et prirent congé rapidement des deux dames. Alexy serra la main de Phyllis, sans la baiser comme à l'ordinaire, et dit d'une voix un peu rauque :

– À demain.

M<sup>me</sup> Chardolles avait fini par trouver quelque chose d'insolite dans l'attitude de ses hôtes, ce soir. Ils avaient tous trois un air soucieux, gêné, dont elle cherchait vainement le motif. Comme

elle allait en faire l'observation à sa petite-nièce, celle-ci dit avec un léger tremblement dans la voix :

– Je vais me coucher, tante, car je suis un peu mal à l'aise... L'orage, sans doute...

Dans la demi-obscurité du salon où l'on n'avait pas allumé, son visage apparut très pâle à M<sup>me</sup> Chardolles.

– Mais oui, va, ma chérie. Veux-tu prendre quelque chose ? Un peu de tilleul ?

– Non, merci, tante. Le sommeil me remettra.

Le sommeil ! Elle savait bien, Phyllis, qu'elle ne le connaîtrait pas cette nuit, dans l'état de trouble, d'angoisse où se trouvait son âme jusqu'alors aveugle et qui, peu à peu, entrevoyait la terrible évidence.

## XII

Pendant le trajet du retour, les deux frères n'avaient pas échangé une parole. Tandis qu'Alexy rentrait sa voiture, Witold attendit dans la cour le colonel qui les suivait et lui souhaita le bonsoir. Puis il monta à sa chambre, d'un pas alourdi. Quand il eut fait de la lumière, il s'approcha de la fenêtre, regarda un moment la nuit que parcourait parfois la brève lueur d'un éclair. À plusieurs reprises, il passa la main sur son front en étouffant un soupir. Et tout à coup il sursauta en se détournant. Alexy entra, tenant des papiers à la main.

– Voici des lettres que tu as laissées chez moi ce matin.

– Ah ! merci... Te sens-tu encore fatigué, Alex ?

– Fatigué ?

Une sorte de rire farouche sortit des lèvres d'Alexy :

– ... Te figures-tu vraiment que c'est de fatigue que je souffre ?

Ses yeux, brillants comme ceux d'un fiévreux, s'attachaient sur Witold avec une douloureuse ironie :

– ... Tu dois pourtant supposer que je ne suis pas tellement aveugle... qu'un jour... qu'aujourd'hui, j'ai compris...

Sous la lumière, le visage de Witold apparut tout à coup blêmi, altéré par l'angoisse :

– Compris ? Que veux-tu dire ?

– Ne feins pas l'ignorance ! On n'éprouve pas un sentiment comme celui-là, à ton âge, sans s'en être aperçu.

– Alexy, je t'affirme que jusqu'à aujourd'hui, je ne me rendais pas compte... je croyais à une tendresse fraternelle... Et tout à coup, ce voile qui est tombé... Oh ! c'est une affreuse chose, mon Alex ! Mais je vais partir dès demain et je ne reviendrai pas. Tu donneras un prétexte de

santé...

Il penchait vers Alexy son visage tendu, frémissant, où les yeux s'emplissaient de résolution douloureuse. Sa main essayait de prendre celle de son frère. Mais Alexy s'écarta brusquement :

– Tu partiras ? Soit ! Mais il y a une chose que tu ne changeras pas... .

La voix d'Alexy, dure, méconnaissable, devint plus sourde en achevant :

– C'est qu'elle t'aime.

– Mais non ! Ne va pas te figurer cela...

– Oseras-tu me dire, face à face, que tu ne le sais pas ?... que tu ne l'as pas vu dans ses yeux cet après-midi, tandis que tu lui parlais, près du piano ?

– Tu étais là ?

Alexy inclina affirmativement la tête. Sa colère, sa souffrance l'étouffaient, arrêtaient les mots dans sa gorge.

Witold se tordit les mains. Il murmura :



– C’est affreux !... C’est une situation abominable.

Il fit quelques pas saccadés à travers la pièce, puis revint à son frère, dont il rencontra le lourd regard hostile :

– Je t’en prie, ne te tourmente pas trop, Alex ! Ce sont des imaginations de jeune fille. Elle voit surtout en moi l’artiste, dont elle apprécie tant les œuvres. Quand je ne serai plus là, celui qu’elle aimera, c’est toi, qui le mérites tant.

De nouveau, il se pencha vers Alexy et son front toucha les cheveux blonds :

– Tu m’en veux ? Mais tu sais bien qu’il n’y a pas de ma faute ! Son charme m’a pris avant que je m’en doute. Pardonne-moi, mon frère bien-aimé ! Mais ne crains rien, elle s’attachera à toi. Tu es si bon !

Un rictus souleva la lèvre d’Alexy :

– Ah ! oui, si bon ! Combien de fois me l’a-t-elle dit ! « Mon cher Alexy, vous êtes si bon ! » Et le sot que j’étais ne s’est pas méfié, n’a pas songé qu’une amoureuse aurait trouvé autre

chose que ces mots-là. Ma bonté ! C'est tout ce que j'avais à lui offrir, et ce n'est pas cela qui prend le cœur d'une femme.

La voix dure, violente, n'était plus celle d'Alexy. Combien fallait-il qu'il souffrît, jusqu'au tréfonds de son être, pour jeter bas toute sa réserve, toute la maîtrise qu'il possédait sur lui-même.

– Alex...

D'un geste impérieux, Alexy leva la main :

– Tais-toi ! Je suis persuadé que tu n'es pas coupable, que tu n'as pas eu un instant la pensée de dérober le bien de ton frère. Je crois qu'elle aussi n'a rien à se reprocher. C'est un malheur, voilà tout.

– Oui, un grand malheur.

Ses paupières s'abaissèrent, comme pour dissimuler la souffrance qui se reflétait dans son regard. Mais Alexy était trop accoutumé de saisir sur cette physionomie chère tous les mouvements de l'âme pour ne pas comprendre ce que signifiaient cette bouche crispée, tremblante, ces

yeux qui se dérobaient, ce pâle visage dont l'altération le frappait tout à coup, au milieu de sa farouche colère.

Il s'écria, avec une âpreté douloureuse :

– Tu l'aimes tant que cela, malheureux ?

– Oui, tu dis bien : malheureux. Mais je tâcherai d'oublier. Le plus dur sera de m'exiler loin de toi. Notre vie était si unie, si fraternelle !

Alexy ne fit pas écho à cette plainte. Sa physionomie restait fermée, durcie. Au-dehors, l'orage grondait, se rapprochait. Une lourde atmosphère environnait les jeunes gens qui se faisaient face, meurtris tous deux par l'implacable amour. Alexy dit enfin d'un ton las, brisé :

– Ne parlons plus de cela – du moins jusqu'à demain. Bonsoir, Witold.

– Bonsoir, mon Alex... mon cher Alex !

Witold serrait fiévreusement la main brûlante de son frère. Mais Alexy ne répondit pas à cette étreinte. Il sortit, les épaules un peu courbées, son grand corps robuste comme alourdi soudain par

le fardeau de cette souffrance survenue en coup de foudre, alors qu'il arrivait heureux, sans défiance, apportant à la bien-aimée une nouvelle preuve de son délicat souci de lui plaire en toutes choses.

L'aube trouva Alexy affaissé dans un fauteuil, près de la fenêtre. Il avait fini par s'endormir, après des heures d'angoisse, de révolte, de réflexions amères sur sa folle présomption. Quand il s'éveilla, tout ce qu'il avait déjà subi s'imposa à lui de nouveau, étreignit son cœur tout pantelant encore des affres de la veille.

Il se leva, fit machinalement ses ablutions. Comme il terminait, on frappa à la porte et la voix de la servante s'éleva :

– M. Witold vient de sortir et m'a chargée de vous remettre ce mot, monsieur. Je le glisse sous la porte.

C'était un court billet. Witold écrivait :

*Je pars pour faire une longue promenade qui*

*me retiendra jusqu'au déjeuner. Ce soir, je prendrai le train pour Paris. J'ai prévenu le colonel, en lui disant toute la vérité – qu'il avait devinée, d'ailleurs.*

*Je suis toujours, mon bien cher Alexy, ton frère très affectionné qui ne souhaite que ton bonheur.*

*Witold*

Alexy déchira la feuille nerveusement, et jeta les débris dans la corbeille. Son bonheur ! Ah ! il avait eu tôt fait de le lui enlever ! Quelle ironie de lui écrire cela, quand il savait bien que jamais plus il ne serait heureux – même s'il épousait Phyllis !

Pendant un moment, il demeura hésitant au milieu de la chambre. Puis il prit un chapeau déposé sur une chaise, ouvrit doucement la porte et descendit avec précaution l'escalier. Il ne se souciait pas de rencontrer le colonel, dans l'état d'esprit où il se trouvait. Mais personne ne se montra et il put sortir du logis sans être remarqué.

Comme Witold, après cette nuit douloureuse, il avait besoin de marcher pour détendre ses nerfs surexcités. Il s'en alla au hasard, dans la fraîcheur matinale. Il passa entre les hêtraies ensoleillées qui lui envoyaient des parfums de mousse, de feuilles mouillées par la torrentielle pluie nocturne. En vain essayait-il d'éloigner pour un moment les pensées d'angoisse et de désespoir ; elles revenaient, impérieuses, lancinantes, jetant le trouble dans cette âme qui n'avait jamais connu la haine.

Il s'engagea dans un chemin de terre, entre deux champs de blé. Il marchait vite, la mâchoire serrée, le visage tendu. Le chemin aboutissait à un village aux vieilles maisons grises. Une petite église se trouvait là, avec son porche roman tout noir. Après une courte hésitation, Alexy le franchit, poussa une porte qui grinça et entra dans le sanctuaire.

C'était une très pauvre église. Des bancs de bois, où plusieurs générations avaient passé, s'alignaient de chaque côté. Alexy s'agenouilla à l'extrémité de l'un d'eux et enfouit son visage

entre ses mains.

Il avait une foi solide, vaillante, et savait recourir à Dieu dans les actes sérieux de sa vie. Il avait coutume aussi, depuis sa prime jeunesse, de scruter soigneusement sa conscience. Mais le désarroi de son âme, depuis la veille, lui enlevait ce contrôle, cette maîtrise de lui-même qui ne lui avaient jamais fait défaut. Un long moment il resta là, anéanti, incapable de trouver des mots de prière, n'ayant que cette pensée : « Je souffre !... Je souffre. » Des sanglots s'étouffaient dans sa gorge. Et enfin, il pleura – il put pleurer.

Lourdes larmes, qui brûlaient les paupières qu'elles ne franchissaient pas. Mais larmes bienfaisantes, pourtant, car elles détendaient les nerfs bandés. Un peu de lumière tentait d'écarter ces ténèbres de l'esprit dans lesquelles Alexy se débattait depuis la veille. Une voix s'élevait en son âme ; elle disait :

« Tu sais bien qu'ils ne sont pas coupables. Tu l'as dit toi-même à Witold. Alors, pourquoi lui en veux-tu, au point de presque le haïr ? »

Le haïr ? Mais oui, c'était vrai, il avait à

certains moments haï son frère, depuis la veille !

Quel fond de passion s'était donc soulevé en lui, pour en arriver là ? Witold, la chère affection de son enfance, de son adolescence, le charmant Witold à l'âme tendre et secrète sur lequel il s'était habitué à concentrer ses pensées, ses joies, jusqu'à ses espérances d'avenir... Sans y songer, il lui avait toujours tout sacrifié, heureux de vivre dans l'ombre de cette jeune gloire, d'en être le confident, l'ami le plus cher. Le mariage de Witold, même, n'avait pas distendu cette étroite intimité d'âme qui s'était fortifiée encore après la mort de Marie, quand Witold avait eu besoin d'être consolé.

Mais maintenant tous deux aimaient la même femme. Finie, l'affection, finie, la confiance. Les deux frères ne pourraient même plus se voir, d'ici longtemps, pour que Phyllis oubliât et quelle s'accoutumât à aimer Alexy.

Car cette fois, il ne se sacrifierait pas. Non, il ne s'écarterait pas devant son frère comme une insidieuse voix essayait de lui en glisser la pensée, depuis un moment. Witold avait eu sa



part de bonheur par Marie, qui l'avait tant aimé. Maintenant encore, il pouvait choisir parmi toutes les femmes qui seraient trop fières de porter son nom. Mais Phyllis serait l'épouse d'Alexy, comme elle l'avait promis. Ainsi que le disait Witold, elle oublierait ses imaginations de jeune fille, elle aimerait son mari et serait heureuse, très heureuse. Quant à Witold, il se consolerait avec la gloire.

Chère, chère Phyllis ! Il revoyait son gai visage d'enfant heureuse tandis qu'ils cueillaient des groseilles dans le jardin de la Barcelle, quelques jours auparavant. Elle s'amusait gentiment de la maladresse qu'il mettait à détacher les grappes et son rire léger résonnait dans l'enclos ensoleillé. Puis ils s'étaient arrêtés près de la vieille fontaine. Les petites roses blanches s'effeuillaient dans la vasque brisée. Entre le feuillage des tilleuls, le soleil très haut glissait des flèches de lumière sur le petit quinconce gazonné. L'une d'elles éclairait les cheveux soyeux de Phyllis, et son cou d'une si délicate blancheur. Des lueurs d'or semblaient danser dans les yeux qui songeaient, qui

rêvaient... à quoi ? Maintenant, hélas ! Alexy le savait !

Il se souvenait aussi d'un matin – deux jours auparavant – où il était venu à la Barcelle et avait entendu Phyllis jouer *Les heures de la vie*. *L'allegro*, tour à tour ardent et délicatement tendre, se développait sous ses doigts avec une profondeur pathétique dont s'était étonné Alexy. Aujourd'hui, il comprenait. Elle connaissait l'amour maintenant, elle en était toute pénétrée, sans en avoir conscience. Par lui, elle souffrirait quand elle serait unie à Alexy, alors qu'il lui faudrait oublier celui qu'elle aimait. Ainsi connaîtrait-elle l'une des plus subtiles, des plus pénibles épreuves qui puissent atteindre une femme à l'âme très droite, très pure, que la seule pensée de faillir même légèrement à son devoir devait épouvanter.

Était-ce donc son malheur qu'il préparait ?

Il répéta farouchement, en lui-même :

« Elle m'aimera... elle m'aimera ! »

Mais il pensait en même temps :

« Elle n'oubliera jamais Witold. Pour elle, je serai toujours le reflet de mon frère. Inconsciemment elle le verra en moi, à travers ma personnalité, comme elle l'a fait dès le commencement. Car en m'acceptant pour fiancé, elle pensait à Witold ; en écoutant mes pauvres mots d'amour, elle pensait à lui encore, l'inconnu qui allait venir. Et je n'ai pas compris cela. Et même – insensé ! – j'attisais ce feu en lui parlant sans cesse de lui, en l'exaltant follement. »

Alors, de quoi se plaignait-il maintenant ? Il avait lui-même frayé le chemin par où son frère était entré en triomphateur. Un pauvre triomphateur, puisqu'il s'en irait seul, malheureux, laissant à Alexy celle qu'il aimait.

Comment cette âme si vibrante aux chocs de la vie supporterait-elle celui-ci ? Comment le cœur trop sensible, accoutumé à la vigilante affection fraternelle, se ferait-il à l'éloignement d'une si grande tendresse en même temps qu'à la souffrance de cet amour impossible ? Witold était un délicat, un tendre, sous une apparence un peu fermée. Jusqu'ici, il avait eu son frère et pendant

quelque temps Marie, pour l'entourer de la chaude atmosphère nécessaire à son âme. Et voici qu'il se trouverait seul – seul avec le torturant souvenir de Phyllis. Tel qu'Alexy le connaissait, il savait qu'il ne chercherait pas l'oubli dans les plaisirs, dans l'étourdissement de joies factices. Non, il s'enfermerait dans la retraite, il travaillerait fiévreusement, sans souci de sa santé, sans plus rien désirer ici-bas, puisque la femme idéale avait passé dans sa vie comme une ombre dont il avait dû se détourner.

Car elle était bien celle dont il avait rêvé, celle dont il décrivait à vingt ans, dans un poème charmant, la fine beauté physique et l'âme aux blanches profondeurs. De ces rêves, Alexy avait été le seul confident. Et Witold lui disait, avec un sourire qui raillait ses propres songes : « Je ne la trouverai jamais, cette femme merveilleuse. »

Il l'avait trouvée cependant – mais après un autre, et il allait la fuir.

Oui, à moins que...

Alexy sursauta, laissa retomber ses mains qui s'agrippèrent à l'accoudoir du banc. La lutte

intérieure qu'il soutenait décomposait ses traits. Cette nuit, déjà, lui était venue la pensée qu'il devrait se sacrifier pour Witold ; mais il l'avait repoussée farouchement. Voici qu'elle revenait, plus pressante, plus dominatrice. Il frissonnait en attachant sur le tabernacle des yeux hagards ; il murmurait, de ses lèvres sèches et tremblantes : « Mon Dieu... mon Dieu ! » C'était un appel suppliant vers Celui qui pouvait seul apaiser la révolte de tout son être, devant le don terrible qui lui était demandé. Son cœur palpitant, son cher et doux amour, voilà ce qu'il faudrait briser, anéantir, pour que Witold et Phyllis fussent heureux.

Une dernière révolte le secoua. Non, non, il ne leur ferait pas ce sacrifice. Phyllis deviendrait sa femme, comme elle l'avait promis, et Witold... eh bien ! Witold serait malheureux, au lieu de lui, Alexy...

La voix intérieure s'éleva de nouveau. « Crois-tu donc que tu ne le seras pas aussi, encore plus que lui, car jamais tu ne te pardonneras ? »

Il contint un gémissement. Oui, il savait bien que toujours le poursuivrait un affreux regret. Mais renoncer à Phyllis... renoncer, ô mon Dieu !...

La voix dit encore : « Tout est promis à ceux qui donnent à leur prochain le meilleur de ce qu'ils possèdent. Et moi, ton Dieu, n'ai-je pas tout donné pour toi ? »

Alexy gémit :

« Mais je ne suis qu'un pauvre homme ! Je n'ai qu'un faible cœur de chair et de sang, qui se révolte devant ce renoncement ! »

« Je serai ta force. Je te donnerai beaucoup plus que ce que tu abandonnes. »

Ainsi, dans le mystère de l'âme déchirée se poursuivait le colloque entre l'être aux abois et Celui qui a dit : « Quittez tout et vous trouverez tout. » Alexy avait laissé retomber son visage entre ses mains et de longs frissons parcouraient son corps prostré. Longtemps il demeura là, abattu comme un arbre attaqué en pleine vie par

la cognée, glacé dans cette chaude atmosphère d'été, mais résolu enfin au sacrifice.

## XIII

Midi sonnait quand Alexy entra dans la salle à manger de son hôte. Witold s'y trouvait déjà. Alexy tendit la main à son frère qui la serra nerveusement. Tous deux avaient une physionomie défaite, des yeux cernés par leur souffrance morale. Le colonel les considérait d'un air navré. Ni lui ni les deux jeunes gens ne touchèrent presque au repas. Ils essayaient de s'entretenir de faits insignifiants, mais à tout moment tombaient entre eux de lourds silences, pendant lesquels Alexy, la bouche crispée, semblait suivre quelque songe douloureux.

Ils allumèrent des cigares après le déjeuner, mais à peine avaient-ils commencé de fumer qu'Alexy dit au colonel :

– Permettez-nous de nous retirer un moment, Witold et moi, car nous avons à causer ensemble. Et je vous demanderai ensuite un entretien.



– Allez, mon enfant... mon cher enfant, dit le vieillard avec émotion.

Les deux frères gagnèrent la chambre de Witold. Celui-ci mit sur l'épaule d'Alexy une main frémissante en disant d'une voix basse, douloureuse :

– Mon Alex, ma malle est déjà presque faite. Ce soir, je te quitterai.

Alexy s'écarta, en levant sur lui un regard que voilait un peu l'effort violent fait sur lui-même :

– Nous partirons ensemble, Witold.

– Ensemble ? Que veux-tu dire ?

– Je n'épouserai pas Phyllis. C'est toi qui l'épouseras... un peu plus tard.

– C'est moi qui... ?

Witold regardait son frère avec stupéfaction.

Alexy leva une main qui tremblait :

– Je t'en prie, écoute-moi et ne discutons pas sur ce sujet trop pénible. J'ai réfléchi que je n'avais pas le droit de faire le malheur de Phyllis, ni le tien.

– Mais tu es fou ! Jamais je n’accepterai pareil sacrifice !

– Tu n’as pas non plus le droit de le refuser. Je me suis trompé, en croyant qu’elle m’aimerait...

Sa voix se brisait un peu :

– ... Je porte la peine de cette erreur, voilà tout. Puisque Phyllis t’aime, et que tu l’aimes, c’est toi qui dois...

– Jamais, Alex ! Jamais !

Witold saisissait la main de son frère et la serrait violemment :

– Mon cher Alex, comme tu m’aimes ! Ah ! comme tu m’aimes ! Mais vraiment, as-tu pu croire que j’accepterais un tel renoncement ? Alors, c’est que tu méconnaîtrais la force de mon affection pour toi ; c’est, aussi, que tu me croirais bien lâche !

Leurs visages se trouvaient l’un près de l’autre et ils sentaient le souffle haletant de leurs poitrines, le battement précipité de leurs cœurs.

– Il ne s’agit pas seulement de nous, mon ami. Le bonheur de Phyllis se trouve en jeu. Cette

enfant s'est trompée, elle aussi, en m'acceptant pour fiancé. Déjà – j'en suis persuadé – elle t'aimait avant de te connaître. Pour elle j'étais, je suis toujours « le frère de Witold Orbiewicz ».

Alexy s'interrompit pendant quelques secondes et ajouta, de ce même accent calme et brisé :

– Je ne serai jamais que cela.

– Non, non, tu seras l'époux qu'elle aimera, en qui elle se confiera comme en son plus sûr refuge ! Tu vauds beaucoup mieux que moi, tu sauras la rendre très heureuse. Je te le répète, jamais je n'accepterai ce sacrifice.

– Que tu l'acceptes ou non, ce sera fait. Je n'épouserai pas Phyllis, sachant qu'elle a un autre amour dans le cœur, car il serait déloyal de profiter d'une erreur due à son inexpérience, à sa parfaite candeur. D'ailleurs, comment voudrais-tu que je vive avec la crainte de la voir regretter, souffrir ?

– Mais elle oublierait... elle oublierait, Alex !

Alexy secoua la tête :

– C’est une hypothèse qui aurait toutes chances de ne pas se réaliser. Du reste, ma décision est prise. Je vais écrire à M<sup>me</sup> Chardolles pour lui en faire part, en lui en donnant les raisons, et je prierai le colonel de lui porter cette lettre tout à l’heure. J’écrirai aussi à Phyllis...

Le nom cher avait peine à passer entre ses lèvres.

– Mais si près du mariage !... Que diront ces dames, pour expliquer ?...

– Elles n’auront qu’à rejeter la rupture sur moi... sur l’originalité de mon caractère. Peu importe. Tout s’arrangera bien, Witold. Seuls comptent ton bonheur et... le sien.

Witold se jeta contre son frère et l’étreignit ardemment :

– Mon cher Alex ! Quel admirable cœur est le tien !

– Pas si admirable, car... il t’a détesté depuis hier. Mais c’est fini. Maintenant, nous ne parlerons plus d’« elle ». Nous voyagerons pendant quelques mois et ensuite...

Le regard douloureux se cacha sous les paupières lourdes et la voix un peu tremblante acheva :

– Tu reviendras vers elle.

Doucement, Alexy se dégagea des bras qui l'enserraient toujours. Puis il se détourna pour aller vers la porte. Son regard tomba sur un cendrier déposé sur une table. Il était plein de cigarettes en partie consumées.

– Tu as été déraisonnable, Witold ! Tout ceci a été fumé pendant la nuit ?

– Oui, mon ami. Je souffrais tant, je sentais une telle angoisse...

Alexy enveloppa d'un long regard cette physionomie fine, qui portait si distinctement les traces de ce bouleversement intérieur. Un soupir gonfla sa poitrine, tandis qu'il songeait : « Lui, au moins, sera heureux un jour. Il oubliera ces heures douloureuses. Mais moi... »

M<sup>me</sup> Chardolles travaillait dans le salon de la Barcelle quand le colonel entra par la porte-

fenêtre ouverte sur le jardin qu'avait rafraîchi la pluie nocturne. Elle leva les yeux en l'accueillant par son cordial bonjour habituel, et dit avec surprise :

– Qu'avez-vous ? Quel ennui vous arrive, cher ami ? Vous avez une mine bouleversée !

– Un ennui, oui... pas pour moi seulement. Où est Phyllis ?

– Dans sa chambre. Elle est souffrante depuis hier soir et comme elle se plaignait de mal de tête après le déjeuner, je lui ai conseillé de s'étendre pendant quelque temps. Mais elle va descendre, je pense...

– Alors, il faut que je vous délivre vite mon pénible message... Voici une lettre d'Alexy...

– Une lettre d'Alexy ? À quel propos ? Qu'y a-t-il ?

L'inquiète surprise s'accroissait à chacune des interrogations de la vieille dame.

– Lisez, répondit laconiquement le colonel.

M<sup>me</sup> Chardolles fendit l'enveloppe, en retira un feuillet, le parcourut rapidement. Ses mains

tremblaient. Quand elle eut terminé, elle leva les yeux sur le colonel qui demeurait debout devant elle en tordant nerveusement sa moustache grise.

– Est-ce que, vraiment ?... est-ce que... ?

– Hélas ! oui ! Gérardine s'en était aperçue tout de suite et c'est elle qui m'a donné l'éveil, l'autre jour,

– Mais c'est... c'est affreux !

M<sup>me</sup> Chardolles, toute pâle, laissait glisser à terre la lettre d'Alexy.

– Oui, c'est une situation bien douloureuse... pour lui surtout, le pauvre Alexy.

– Mais Phyllis ne peut pas accepter cela !... Non, non, elle ne l'acceptera certainement pas.

La vieille dame se levait, très agitée, les yeux pleins de larmes.

– Ce noble Alexy ne lui laisse pas le choix. D'ailleurs il lui a écrit, à elle aussi...

– Mais enfin, il n'est pas certain qu'elle soit réellement amoureuse de Witold ! Alexy s'est imaginé cela, je ne sais pourquoi, car moi je n'ai

rien remarqué...

– La voici. Elle nous le dira elle-même.

Phyllis entrait, toute pâlie dans sa robe rose. Elle dit avec un sourire forcé :

– Bonjour, parrain. Vous êtes seul ?

– Oui, mon enfant. Mes hôtes partent dans une heure pour l'Italie.

Phyllis s'arrêta, le corps raidi, en attachant sur le vieillard des yeux où la stupéfaction se mêlait à l'angoisse :

– Ils partent ? Pourquoi ?

– Lisez ce mot d'Alexy qui vous l'apprendra.

Phyllis, alternativement, regardait le colonel et sa grand-tante dont la mine changée la frappait. Puis elle s'approcha d'une des fenêtres, ouvrit l'enveloppe dont ses doigts un peu frémissants eurent peine à extraire la lettre d'Alexy.

*Je pars, Phyllis, j'ai compris que vous m'aimiez seulement comme un frère et je ne veux pas vous voir souffrir plus tard de cette erreur.*



*Adieu, chère petite Phyllis. Witold vous donnera ce bonheur dont vous êtes digne.*

*Votre tout dévoué,*

*Alexy*

Voyant sa petite-nièce demeurer immobile, la tête courbée, M<sup>me</sup> Chardolles s'approcha et lui mit une main sur l'épaule :

– Phyllis ?

Elle sentit le jeune corps ployer un peu et entendit un sanglot étouffé.

– ... Ma petite fille... Est-ce vrai ? Ne se trompe-t-il pas ?

Un nouveau sanglot. Puis Phyllis tourna vers M<sup>me</sup> Chardolles un visage bouleversé.

– Oh ! tante, dire que c'est moi qui lui donne cette déception !... qui le fais souffrir ! Ce pauvre, ce cher Alexy !

Les larmes enrouaient sa voix, couvraient d'un voile brillant ses yeux désolés. Elle jeta ses bras autour du cou de M<sup>me</sup> Chardolles et pressa son

visage contre celui de la vieille dame.

– Est-ce vrai, Phyllis ? Tu ne l’aimes pas ? Tu aimes... l’autre ?

– Tante, ce n’est pas ma faute ! J’ai compris tout d’un coup, hier, tandis qu’Alexy me parlait dans le jardin...

Les larmes l’étouffaient. Elle murmura plaintivement :

– Je ne savais pas... C’est terrible, de faire souffrir un cœur tel que celui-là. Il avait un ton si triste, quand il m’a dit, hier... quand il m’a fait comprendre que je ne l’aimais pas comme il fallait...

– C’est en effet affreux pour lui, ce malheureux Alexy qui t’avait donné tout son cœur.

– Mais je n’accepterai pas ce renoncement, tante Élise ! Je ne le dois pas !

Phyllis se redressait, le visage brûlant, la mine résolue. Elle regardait le colonel qui, à quelques pas de là, considérait sa filleule avec émotion.

– Il le faudra cependant, Phyllis, car Alexy est

tout à fait résolu. Il considère que ce mariage en de telles conditions serait un malheur pour toi et pour lui. Rien, m'a-t-il dit, ne le fera revenir sur sa décision. Son frère et lui voyageront pendant quelque temps, puis, l'année prochaine, Witold viendra à Paris demander ta main.

– Pauvre Alexy !... Pauvre cher Alexy !

Les larmes glissaient le long des joues de Phyllis. M<sup>me</sup> Chardolles joignit les mains en disant avec désolation :

– Ah ! nous étions trop heureux ! Et je te confiais à lui avec tant de joie, tant de sécurité !

– Sous ce rapport, son frère vous donnera autant de satisfaction, fit observer le colonel. Il est également digne de Phyllis. Ces deux-là, après une période pénible à passer, seront heureux. Il n'y a qu'Alexy...

– Oui, Alexy... murmura Phyllis. Oh ! je donnerais tant... je donnerais tant pour qu'il oublie vite, vite !

– Hélas ! je crains qu'il ne soit pas de cette trempe-là !

De nouveau, Phyllis se tournait vers le jardin. Dans ces allées, entre les parterres bordés de buis, elle avait chaque jour marché près de son fiancé. En ce moment, toute sa pensée allait vers lui et de son cœur débordaient le regret, la compassion, le chaud désir de consoler.

Elle dit tout à coup :

– Quelqu’un vient ! Je m’en vais, tante... je ne pourrais pas...

– Oui, va, mon enfant.

À peine Phyllis avait-elle disparu dans la pièce voisine qu’au seuil du salon se dressait la maigre silhouette de Gérardine.

– Toi ! dit le colonel.

Il y avait dans cette exclamation un accent de contrariété qui ne dut pas échapper à Gérardine, car elle riposta d’un ton narquois :

– Eh ! oui, c’est encore moi ! En passant par La Queuille, je me suis arrêtée à la maison. Clémence m’a dit que vous veniez de partir pour la Barcelle...

Tout en parlant, Gérardine s’avançait et serrait

la main que lui tendait sans élan M<sup>me</sup> Chardolles.

– ... Elle m'a aussi appris que vos hôtes faisaient leurs malles, étant tous deux inopinément rappelés en Pologne.

Maintenant, Gérardine se tournait vers son grand-père et, se penchant, effleurait d'un baiser la joue ridée.

Le colonel grommela :

– Bien oui, ils partent. Ils n'ont rien de mieux à faire dans la circonstance, les pauvres garçons.

– Ah ! ah ! les aveugles ont tout de même fini par y voir clair. Alors, plus de mariage ?

Le colonel leva les épaules en mâchonnant quelques mots dans sa moustache. Ce fut M<sup>me</sup> Chardolles qui répondit, en refoulant les larmes dont ses yeux se remplissaient :

– Non, plus de mariage. Nous sommes bien malheureux, Gérardine. Ma pauvre Phyllis...

– Oh ! Phyllis, Witold, ils se consoleront vite, l'un avec l'autre ! Je ne plains qu'Alexy, moi.

Le colonel eut un coup d'œil approbateur sur

sa petite-fille :

– Très bien, petite. J’aime à constater qu’il te reste un peu de cœur.

Gérardine eut un léger ricanement :

– Oh ! bien peu... si peu ! Heureusement pour moi, car voyez le tour que cette maudite chose joue à Alexy. Si, comme je le fais, il avait mis au rancart la vieille chanson qu’on appelle l’amour, il se moquerait bien de perdre Phyllis et dirait tout crûment : « Une de perdue, dix de retrouvées ! »

– Gérardine, fais-nous grâce de ton cynisme ! s’écria le colonel avec irritation. Crois-tu donc que tu ne souffriras pas non plus, toi ? Mais ce sera d’une autre manière que lui – une manière, hélas ! infiniment moins noble, beaucoup plus douloureuse et sans mérite pour l’éternité. Rien qu’avec ton fameux Jean-Louis, tu en verras de drôles, va, ma fille !

Le visage de Gérardine se durcit tout à coup. Elle riposta sèchement :

– Je sais ce qu’il vaut... pas grand-chose. Ainsi

je n'aurai aucune raison de souffrir par lui. C'est décidé, nous nous marions en janvier... et nous serons heureux à notre manière.

– Eh bien ! moi, j'aimerais cent fois, mille fois mieux être à la place d'Alexy qu'à la tienne ! Ah ! il est de belle qualité, le bonheur que tu recherches ! Ma pauvre petite...

Ici, la voix du colonel devint un peu rauque, sous la poussée de l'émotion :

– ... Dieu veuille que tu n'aies pas bientôt besoin d'accourir vers ton vieux grand-père pour être consolée !

## XIV

Witold à Alexy

*Varsovie, 3 octobre*

*Pourquoi ne m'écris-tu pas, mon Alex ? Voici plus d'une semaine que je n'ai de tes nouvelles. À tout hasard, je t'adresse ce billet à Rome. Tu voulais la solitude et je suis parti, te laissant en tête à tête avec ta souffrance – cette souffrance que tu essayais de me cacher, mais que je sentais si bien en toi ! Mon ami, te savoir ainsi, seul, déchiré par le regret, est pour moi un continuel tourment. Dis-moi ce que tu fais ; dis-moi que je te reverrai bientôt, mon frère très cher.*

Alexy à Witold

*Couvent de San Pietro*

*Non, je ne suis plus à Rome, mon ami. J'ai*



*gagné l'Ombrie et me suis arrêté à ce vieux couvent perdu dans la montagne, près d'un petit bois de chênes. Là, je prie et je m'apaise. Ne t'inquiète pas pour moi. Si je t'ai quitté il y a un mois, ce n'est pas dans un accès de désespoir, mais bien, comme je te l'ai dit, par un irrésistible désir de solitude. Ici, j'ai trouvé ce que je souhaitais : une cellule, l'isolement, des religieux simples et pieux. Je ne sais encore le temps que j'y demeurerai. Mais je suis toujours avec toi par la pensée, mon bien-aimé frère.*

*Pourquoi es-tu encore à Varsovie ? Je t'ai conseillé, quand nous nous sommes séparés, d'aller à Paris pour demander à M<sup>me</sup> Chardolles la main de sa nièce. Car à quoi bon retarder votre union pendant des mois encore, ainsi que tu le voulais par un souci de ne pas me blesser dont je te suis reconnaissant, très cher, mais qui est sans motif, car je ne m'en froisserai pas, bien au contraire. Il faut près de toi une tendresse attentive, une sollicitude affectueuse... il te faut Phyllis. Surtout, pas de scrupules, pas de remords à cause de moi ! Je me suis trompé, ce n'est pas à toi ni à elle d'en porter la peine.*

*Je t'écris dans la cellule mise à ma disposition par le Père gardien. La fenêtre étroite donne sur le petit parterre du couvent. Au-delà, le bois de chênes escalade la pente. L'air est froid, presque glacé le matin. Il sent la feuille morte et la fleur d'automne. Le torrent mugit au bas du jardin, et c'est le seul bruit de ma solitude en ce moment. Mon âme se repose. Toi, va à ton destin, à ton devoir, à ta vie. Ne pense plus à moi, sinon pour m'aimer, comme je le fais moi-même à ton égard. Au revoir, mon cher, toujours cher Witold.*

Un après-midi de novembre, dans le salon gris de la rue de l'Université, Witold et Phyllis se revirent à l'heure du crépuscule. La main de la jeune fille trembla un peu en recevant le baiser de Witold.

Ils ne parlèrent pas d'Alexy ce soir-là ; mais son souvenir était entre eux. Ils n'échangèrent qu'un timide regard d'amour, comme honteux de leur bonheur alors qu'un autre souffrait par eux.

À cette même heure, dans la cellule où s'introduisait le crépuscule, un homme aux yeux tristes pensait à Phyllis. Il revoyait un vieux jardin au clair de lune, une jeune fiancée vêtue de rose qui souriait... et lui, penché vers elle, le cœur lourd de son grand amour, murmurant : « Ma Phyllis... ma chérie », baisant le front tranquille, s'enfonçant dans sa lamentable illusion qui aboutissait à tant de souffrance.

Il était assis près de la table de bois sur laquelle il s'accoudait, en soutenant de la main sa tête lasse. Dans l'ombre envahissante, la blancheur des murailles passées à la chaux éclatait encore, en se voilant de minute en minute. L'air du soir, frais et sec, entraînait dans la cellule en y apportant de subtils parfums d'automne. Mais Alexy, qui les avait aimés naguère, qui les avait si souvent respirés avec Witold dans leur vieux domaine de Pologne, ne les sentait plus maintenant.

Un coup léger fut frappé à la porte et un religieux entra. C'était le gardien, le Père Angelo. Des yeux noirs, calmes et profonds, éclairaient le

visage très mat, jeune encore. Ils s'arrêtèrent sur Alexy qui se levait et leur douceur se nuança de compassion :

– Vous voilà encore dans vos pensées douloureuses, mon pauvre enfant ?

Le religieux, s'approchant, posait sa main sur l'épaule du jeune homme qui le regardait d'un air vague et triste :

– ... Ne restez pas ici. Venez à la chapelle. C'est l'heure de l'office et vous prierez pour que Dieu vous envoie la résignation.

– Je suis résigné. Mais il faut que la paix se fasse en moi, peu à peu.

– Elle se fera. Comme Dante vieilli, vous êtes venu frapper ici en demandant : « *Pace !* » Elle viendra à vous, avec la joie en Dieu.

Alexy murmura mélancoliquement :

– La joie !

Le Père Angelo l'entraînait le long des corridors obscurs. Ils entrèrent dans le chœur de la chapelle où déjà les religieux étaient agenouillés. La lumière jaune de quelques cierges

vacillait dans la pénombre. Une vague senteur d'encens, de cire, de vieilles pierres flottait sous la voûte basse du petit sanctuaire, où le silence n'était coupé que par la toux légère d'un des moines bruns ou le glissement des genoux sur le bois ciré des stalles.

Le Père gardien gagna sa place et Alexy s'agenouilla au hasard. Ses bras s'appuyèrent à l'accoudoir, sa tête retomba sur ses mains jointes. La voix ferme du Père Angelo commença :

– *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus noster omnipotens, qui est et qui erat, et qui venturus est !*

Et les voix réunies des Frères continuèrent :

– *Et laudemus et superexaltemus eum in saecula.*

L'ombre devenait profonde, en toute la partie de la chapelle que n'atteignait pas la faible lueur des cierges. Dans cette incertaine clarté, on distinguait à peine les bustes ployés sous la bure franciscaine, les visages jeunes ou vieux, les crânes rasés entourés de la couronne de cheveux

et les bras étendus, avec les mains ouvertes, selon la coutume de l'Ordre. La prière alternée continuait. En son cœur, Alexy répétait les paroles de louanges à la gloire du Très-Haut. Sa foi, seule, le soutenait en ces heures de détresse et lui donnait la force du sacrifice. Mais l'apaisement qu'il demandait chaque jour ne lui était pas encore accordé.

Maintenant, les moines disaient les oraisons, puis le rosaire franciscain. L'un d'eux, d'une voix monotone et lente, fit une courte lecture spirituelle, après quoi tout se tut et les Frères se recueillirent dans l'oraison intérieure.

Alexy essaya de les imiter. Mais sa pensée un instant retenue s'évadait de nouveau. Il regardait les formes agenouillées, immobiles, et il songeait : « Parmi ces hommes, il en est sans doute qui ont souffert autant que moi, plus que moi peut-être. Ont-ils trouvé ici l'oubli, et cette joie dont me parle toujours le Père Angelo ? »

Il se souvenait que le gardien, au début de son séjour à San Pietro, lui avait dit : « Il y a dans un couvent de notre Ordre un religieux qui a connu,

étant dans le monde, une épreuve presque semblable à la vôtre. Aujourd'hui il est pacifié, et le plus gai, le plus heureux de nous tous. » Quelques mots, ensuite, avaient fait penser à Alexy que ce religieux devait se trouver à San Pietro. Et voici que ce soir, il cherchait à deviner lequel, d'entre les frères agenouillés là, avait pu souffrir comme lui.

Était-ce le Père Luigi, le jeune savant aux paroles et au sourire plein de charme ?... ou le Père Giacomo, dont le rire était si communicatif ?... ou le doux Père Alberto ?... ou bien le Père Raimondo, au visage creusé, aux yeux ardents et vifs, qui avait toujours un mot gai et semblait en possession d'une perpétuelle allégresse ?

Lequel ? Et par quelles voies longues et rudes était-il parvenu à cette paix bienheureuse ?

Un des moines redressa la tête, pendant quelques secondes. À la vague lueur, Alexy reconnut le beau profil du Père Raimondo. Il crut percevoir comme un soupir léger. Était-ce lui ? Et avait-il vraiment bien tout oublié, tout jeté dans

l'abîme de l'amour divin ?

La tête du religieux retomba entre ses mains et Alexis ne vit plus que son crâne rasé, la couronne sombre de ses cheveux et le grossier froc brun confondu, dans l'ombre, avec le bois de la stalle.

À son tour, il essaya de prier. Dans l'obscurité, dans le silence, il sentit se calmer sa douleur, s'endormir son regret, et son âme s'unit à celle des fils du saint d'Assise qui imploraient Dieu et lui rendaient grâces, dans l'humble chapelle cachée en un coin de la montagne sous ce ciel qui vit passer François, le Pauvre du Christ.



## XV

Un matin de janvier, Witold et Phyllis reçurent la bénédiction nuptiale dans l'intimité d'une chapelle de couvent. Puis ils partirent pour le cap d'Antibes, pour la charmante villa entourée de palmiers et d'orangers où ils devaient passer les mois d'hiver.

Dans ses lettres à Alexy, Witold avait évité de parler de sa fiancée. Il disait « nous ». Et il fit de même après son mariage. Cette pensée de la souffrance fraternelle troublait son bonheur. Phyllis, avec son intuition délicate, le devinait et s'en attristait secrètement. Depuis leurs fiançailles, cette ombre avait toujours été entre eux et ils la voyaient surgir encore aux plus douces heures de leur amour. Rarement ils parlaient de l'exilé. Mais tous deux y pensaient souvent et Phyllis, en voyant parfois comme un voile de tristesse sur les yeux de son mari,

songeait avec un peu d'angoisse : « Son frère lui manque, peut-être ? Ils s'aimaient tant ! »

Un jour elle laissa échapper cette pensée tandis qu'ils étaient assis sur la terrasse aux balustres fleuris de roses, d'où le soleil se retirait. Witold, abandonnant le journal qu'il tenait, entoura de son bras les épaules de la jeune femme et pencha vers elle son visage ému :

– Si je le savais heureux, j'accepterais plus volontiers cet éloignement. Mais je crains qu'il ne souffre encore... qu'il ne souffre beaucoup.

– Il ne vous le dit pas, dans ses lettres ?

– Jamais. Il parle de la paix qui viendra, de la prière qui calme et fortifie l'âme défaillante. Mais je voudrais... oh ! Phyllis, je voudrais tant qu'il me dise cette parole : « Je ne souffre plus ! »

Elle murmura tristement :

– C'est à cause de moi... c'est ma faute.

– Que dites-vous ? Pauvre chérie ! Non, personne de nous n'a rien à se reprocher, en cette pénible conjoncture. Si mon cher Alexy s'est sacrifié, il l'a fait pour nous deux, afin qu'il n'y

eût qu'un seul malheureux. Il nous aimait vraiment, Phyllis, il nous aimait à la manière parfaite qui met le bonheur des êtres chers au-dessus du sien propre. C'est une âme magnifique.

Elle dit avec élan :

– Oh ! oui !

Le soleil quittait maintenant les palmes des phœnix et le feuillage tremblant des orangers. Il s'évadait lentement vers la mer éblouissante dans laquelle tout à l'heure s'éteindrait son reflet. Une fraîcheur s'insinuait dans l'air calme parfumé d'aromes délicats. Witold enveloppa d'une écharpe de laine les épaules de Phyllis, qui le remercia par un sourire. Il était ainsi chaque jour, à tout instant, plein de sollicitude, tendrement soucieux de son bien-être. Elle, de son côté, l'entourait de toutes les attentions charmantes que lui suggérait son amour.

Un domestique parut, apportant le courrier. Witold tendit une lettre à sa femme :

– Pour vous, Phyllis.

Elle jeta les yeux sur la suscription.

– C’est du colonel Pardeuil.

Et elle lut tout haut :

*Deux mots seulement, petite Phyllis, car mes vieux doigts sont diablement rhumatisants depuis quelques jours. Mais je voulais te rassurer au sujet de ce gros rhume de ta bonne tante qui paraissait te causer quelque inquiétude. Elle est tout à fait remise et se console un peu de ton absence en pensant à ton bonheur.*

*Gérardine épouse dans quinze jours son Jean-Louis. Ce jeune imbécile me porte de plus en plus sur les nerfs et je me tiens à quatre parfois pour ne pas le gifler. Dire qu’il va devenir mon petit-fils ! Ah ! cette Gérardine !... cette pauvre Gérardine !*

Phyllis s’interrompit et dit pensivement :

– Oui, cette pauvre Gérardine !

Elle appuya son visage contre l’épaule de Witold en ajoutant :

– Elle ne connaîtra pas nos belles heures de bonheur.

– Un amour comme le nôtre est rare, ma Phyllis.

Il passait une main caressante sur les cheveux bruns et ses yeux sourirent amoureusement au regard éclairé d'ardente douceur tandis qu'il ajoutait :

– Phyllis, très chère, vous me rendez si heureux !

Quand mars arriva, Alexy était toujours l'hôte du petit couvent franciscain. La paix, lentement, s'insinuait en son âme. Mais il avait encore des retours de morne tristesse, des tentations de révolte. Maintenant que les jours étaient longs et la température adoucie, il faisait des promenades dans la montagne et rentrait harassé, n'ayant qu'un désir : le repos. Parfois, il accompagnait l'un des Pères dans ses courses apostoliques. C'était, le plus souvent, le Père Luigi. Il admirait comment cet érudit, qui portait l'un des plus

vieux noms de la Toscane, savait parler aux paysans, aux enfants, à tous les humbles et les petits. Quand il lui exprimait son sentiment à ce sujet, le religieux répondait modestement :

– Nous ne faisons qu’imiter notre Père saint François, le vrai pauvre, qui aimait tant ses frères en indigence.

Parfois, Alexy se rendait à la chapelle, s’asseyait devant l’harmonium et jouait longtemps, des œuvres de Witold surtout. Il extériorisait ainsi sa souffrance, pendant quelques instants. Puis il retournait à la cellule étroite et lisait les vies des saints, les ouvrages des Pères de l’Église que lui fournissait la bibliothèque du couvent. Ainsi les jours s’écoulaient sans qu’il voulût envisager l’avenir, car il lui semblait que les murs de ce petit monastère enfermaient maintenant toute sa vie.

Un après-midi, dans le jardin qui descendait en terrasses le long de la montagne sur laquelle était bâti San Pietro, il rencontra le Père Raimondo qui s’avançait à pas lents. Le jeune religieux était convalescent d’une grave maladie

et le médecin lui avait conseillé aujourd'hui une courte promenade. Alexy lui serra la main, s'informa de sa santé. Puis tous deux commencèrent de descendre les petites terrasses où le Frère Jacopo, le jardinier, avait mélangé fleurs, fruits et légumes en un pittoresque désordre. Le regard d'Alexy se reposait sur l'horizon d'un bleu doux, sur les bois de chênes éclairés d'une chaude lumière printanière. Le jeune homme dit pensivement :

– Je suis bien ici. Mon Père, j'aime votre atmosphère franciscaine.

– Elle n'a pas agi encore complètement sur vous, cependant.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il y a toujours de la tristesse dans votre âme.

Alexy avoua :

– C'est vrai. Comment l'avez-vous deviné ?

Le Franciscaïn secoua la tête, sans répondre. Il s'était arrêté, en attachant sur son compagnon les yeux noirs si pleins de vie dans son visage

amaigri de convalescent. Alexy répéta :

– Comment savez-vous ?

– Parce que j’ai connu cette épreuve et que je sais qu’il faut plus longtemps pour que s’apaisent les derniers sursauts de notre pauvre cœur faible. Mais quand ce moment est venu, alors, c’est la joie parfaite.

– La joie parfaite ! Mon cher Père, vous la connaissez ?... vous la connaissez vraiment ?

– Serais-je sans cela un véritable fils de saint François, de celui qui appelait la tristesse « le vice babylonien » ? Oui, elle est venue après que je l’eus appelée de toute ma bonne volonté, pendant des mois. Elle est venue et ce n’était pas celle à laquelle j’avais rêvé en mes jours d’adolescence. « La joie entre en nous lorsqu’elle est médiocre, dit saint Augustin, mais nous entrons dans la joie quand elle surmonte la capacité de notre âme, qu’elle nous inonde, qu’elle regorge, et que nous en sommes absorbés. » Voilà ce qu’éprouvent, ici, ceux qui se conforment à la tradition de notre Ordre, qui est de se donner joyeusement, en toute simplicité



et délectation de cœur, au service de Dieu, à l'amour de Dieu.

Alexy dit humblement :

– Je n'en suis pas là encore.

– Mais vous y viendrez un jour. Vous n'êtes pas de ces âmes qui restent attachées à la terre, qui se consomment en vains regrets. Il existe quelque chose de plus haut que toutes nos affections humaines, et vous le savez. Mais le brisement est trop récent encore. Attendez, priez et vous verrez.

Sa main, d'un geste rapide et fort, serra celle d'Alexy. Puis tous deux continuèrent de descendre, en silence maintenant. La chaude, vibrante lumière enveloppait le feuillage cendré des oliviers, le haut parasol des pins, les cyprès noirs à travers lesquels passait le souffle léger d'une brise apportant la senteur fine des violettes qui fleurissaient partout, dans le jardin des moines, petites violettes sauvages dont le Frère Jacopo disait : « Ce sont les petites sœurs de notre bienheureux Père François. »

Le Père Raimondo marchait, le visage levé, ses yeux songeurs plongés dans cette lumière admirable. Alexy, le regardant, se demandait : « À quoi pense-t-il, en ce moment ? Est-ce à son passé, à sa souffrance, dont il vient en quelques mots d'évoquer le souvenir ? »

Ils arrivaient en bas des terrasses. Le Franciscain s'arrêta. Pendant un moment, il s'appuya contre un petit oratoire aux murs zébrés de lichens. Son visage restait en pleine lumière. Et d'une voix forte, il se mit à dire le *Cantique du Soleil* :

*Loué sois-tu, Seigneur, avec toutes tes créatures.*

*Et tout particulièrement notre frère le Soleil,  
Qui nous donne le jour et par qui tu nous éclaires,*

*Et qui est beau et rayonnant, et qui, avec sa grande splendeur,*

*Nous porte signification de Toi, Très-Haut.*

Puis ils remontèrent lentement. Le religieux, un peu las, s'appuyait au bras d'Alexy. Quand ils furent à la dernière terrasse, près de l'entrée du couvent, le Père Raimondo demanda :

– Vous retournez dans votre cellule ?

– Non, je vais faire un peu de musique. Venez-vous avec moi ?

– Oui, cela me reposera mieux que tout.

Ils entrèrent dans la chapelle sombre et fraîche. Alexy se mit à l'harmonium et le Franciscain s'agenouilla dans une des stalles. Lui aussi était musicien, et plus d'une fois il avait écouté avec une émotion profonde les œuvres de Witold Orbiewicz, interprétées par son frère. Mais qu'était-ce que cela ?... ce cri de supplication, ce gémissement de l'âme, cette prière douce et confiante, ces ardeurs de l'amour, ces extases de la joie en Dieu ? Jamais le religieux n'avait entendu s'élever sous les doigts d'Alexy ce chant magnifique, qui réveillait en lui tant de souvenirs. Car il avait prié ainsi, après son grand déchirement : d'abord avec des cris d'angoisse, avec des larmes secrètes, puis dans

une douceur résignée, et enfin en abandon complet, joyeux, plein d'amour. Oui, il retrouvait toutes les phases de sa vie, pendant ces dernières années, dans l'œuvre jusqu'alors inconnue de lui que jouait Alexy, Quand la dernière note se fut éteinte, le jeune homme se leva et vint s'agenouiller près du Franciscain. Une paix merveilleuse venait de le pénétrer tout à coup, tandis qu'il laissait échapper sous ses doigts cette troisième partie des *Heures de la vie*, la sonate si chère à Phyllis, qu'il n'avait plus jouée depuis la rupture de ses fiançailles. Il avait eu conscience que, vraiment, elles étaient venues pour lui les « Heures de prière », les heures d'apaisement et de joie divine. Le front entre ses mains, il remerciait Dieu de lui avoir donné cette paix incomparable, en compensation du court bonheur terrestre sacrifié pour que Witold et Phyllis fussent heureux.

Un mois plus tard, Witold, de retour à Paris avec sa femme, reçut ce billet :

*Mon frère très cher et vous, petite sœur, jouissez maintenant de votre bonheur sans arrière-pensée. La paix est venue pour moi, la paix complète, tout animée de la douce joie franciscaine que l'on m'a fait connaître ici. Bientôt, je serai l'un des fils du Pauvre d'Assise. Réjouissez-vous avec moi, mes chères affections de la terre, car j'ai découvert le trésor sans prix, celui « que la rouille et les voleurs ne peuvent atteindre », celui que la mort même ne m'enlèvera pas.*



Cet ouvrage est le 268<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.